CORRESPONDANCE
SUIVIE ET VARIÉE
PAR
MLLE. E. BENOIST
DE MALROY.

CORRESPONDANCE

SUIVIE ET VARIÉE;

FORMANT UN

PETIT ROMAN DE FAMILLE

A L'USAGE DES JEUNES DAMES.

PAR

MLLE. E. BENOIST DE MALROY.

TROISIÈME EDITION.

LONDRES:

LONGMAN, BROWN, GREEN ET LONGMANS.

1845.

LONDRES
Imprimé par Schulze et Cie., 13, Poland Street.



DÉDIÉ

A

MADAME ERSKINE.

MADAME,

LA permission que vous m'avez accordée de vous dédier cet ouvrage, est une nouvelle faveur que vous ajoutez à celles dont vous m'avez déjà comblée. Mon cœur sent mieux qu'il ne peut l'exprimer toute la reconnaissance dont il est pénétré; et j'avais besoin de toute votre bonté, Madame, pour me rassurer dans mon entreprise. En livrant cet ouvrage au public, j'ai étouffé les murmures de mon insuffisance, et cédé à la douce satisfaction d'être utile à mes jeunes amies. Si mon livre obtient quelque

succès, je n'oublierai pas, Madame, que ce sera votre ouvrage, puisque sans votre approbation je n'aurais jamais osé le faire paraître.

Veuillez recevoir, Madame, l'assurance du profond respect avec lequel

Je suis,

Votre très humble servante,

E. BENOIST DE MALROY.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Le succès des deux premières éditions de cet ouvrage élémentaire permet à Mademoiselle Benoist de Malroy de croire qu'elle a atteint le but qu'elle avait eu en vue.

Ce but était d'offrir un livre utile qui manquait, un livre contenant une correspondance suivie dans laquelle se trouveraient des narrations sur différens sujets, afin d'initier les jeunes dames dans l'art de varier leur style et de l'adapter à leur sujet.

L'auteur ose donc espérer que les améliorations introduites dans cette troisième édition lui obtiendront la continuation de l'approbation publique.

ERRATA.

Page 6	*ligne* 18	*au lieu de*	**Mesdames** *lisez* **Madame**
19	16	..	**tous** *lisez* **toutes**
33	1	..	**ces** *lisez* **ses**
36	21	..	**aux doigts** *lisez* **au doigt**
40	1	..	**il ordonnât qu'on l'enferma** *lisez* ***il*** **ordonna qu'on l'enfermât,**
48	24	..	**coup de mort** *lisez* **coup de la mort**
57	24	..	**ne feraient** *lisez* **ne ferait**
112	11	..	**qu'elles se réjouisse** *lisez* **qu'elle ne se réjouisse**
129	4	..	**qui ont des sentiments élevés** *lisez* **dont les sentiments sont élevés**
—	17	.	**des plus** *lisez* **une des plus**
—	24	..	**l'orthodoxité** *lisez* **l'orthodoxie**
130	11	..	**qui précéda** *lisez* **qui a précédé**
130	17	..	**un air** *lisez* **l'air**
131	5	..	**tout ce qui** *lisez* **tout ce que**
134	6	..	**confirmer** *lisez* **conformer**
143	18	..	**beaauté** *lisez* **beauté**

CORRESPONDANCE

DE

JEUNES DEMOISELLES.

Ma bien chère Georgiana,

Comme tu désires perfectionner ton style, te tormer dans l'art de narrer et acquérir la grace et la façilité qui donnent tant de charme à la conversation française, et qui se trouvent réunies au plus haut degré dans les lettres des personnes bien élevées, je t'envoie une correspondance, dont tu pourras peut-être tirer quelque profit. C'est celle de mes cousines avec une de leurs amies.

Voici quelques renseignements que je crois devoir te donner, pour que tu puisses mieux suivre cette lecture.

Monsieur de B., seigneur français, se réfugia en Angleterre lors de la révolution qui éclata dans sa patrie en 1789. Il y épousa une anglaise, Mademoiselle P. Lorsque la tourmente sociale fut appaisée, Monsieur de B. retourna en France avec sa femme et sa jeune famille ; mais il n'y jouit pas long-temps du bonheur de vivre au milieu des siens. Une maladie l'enleva subitement à l'amour de sa famille et de ses nombreux amis ; quelque temps après, Madame de B. témoigna le désir de revenir en Angleterre où elle avait laissé un père fort âgé ; son beau-père ne consentit à cette séparation, qu'à condition que la plus jeune de ses filles resterait auprès de lui pendant quelques années.

Madame de B. se sépara avec peine d'Emilie, qui n'avait pas encore atteint sa onzième année ; mais elle ne put se refuser aux instances de ses vieux parents, et elle revint dans sa patrie avec ses deux aînées. Madame de B. ne fut pas long-temps en Angleterre sans y éprouver un nouveau chagrin : elle perdit son père. Par suite de cette mort, elle entra en possession d'une grande fortune et d'une belle terre, dans laquelle elle passait la plus grande partie de l'année. Ce fut ce séjour à la campagne qui donna lieu à la correspondance de Gabrielle et d'Hen-

riette avec leur amie Maria. Tu trouveras entre ces deux sœurs une grande différence de caractère, mais il faut remarquer qu'Henriette avait alors à peine atteint sa dix-septième année, et que Gabrielle avait vingt-cinq ans. Ainsi la gravité de Gabrielle ne pouvait s'harmoniser parfaitement avec la légèreté et la vivacité d'Henriette; les réflexions malignes et souvent satiriques de cette dernière, offensaient quelquefois sa sœur et l'obligeaient à des représentations, dont le sérieux aigrissait l'humeur enjouée d'Henriette, qui versait dans le sein d'une amie toute l'amertume dont son âme était remplie.

Ce fut à Paris que Mesdemoiselles de B. s'étaient liées d'amitié avec Mademoiselle D., qui écrit sous le nom de Maria. Les malheurs dont la révolution accabla sa famille l'obligèrent à exercer une profession respectable, mais bien éloignée du rang auquel sa naissance l'avait appelée. Elle suivit de près Mesdemoiselles de B. en Angleterre. Ces dames avaient pour elle la plus profonde estime, et le lui prouvèrent en mille occasions. C'est Mademoiselle D. qui m'a aidée à mettre en ordre ces lettres, et à former ce recueil que je te prie de me renvoyer aussitôt que tu l'auras lu. Fais-moi savoir dans ta première lettre, si Joséphine et Célina sont de retour d'Ecosse.

J'espère que Julie et Caroline sont en bonne santé. Un mot je te prie à chacune d'elles ; et pour toi, mon amie, compte sur ma tendre affection.

CLÉMENTINE.

GABRIELLE A MARIA.

6 Mai.

Ma chère amie,

Nous sommes à peine arrivées à la campagne que notre bonne mère est forcée de nous quitter. Elle est appelée à Londres pour une affaire importante, et doit y rester au moins quinze jours.

Pour nous distraire, nous sommes descendues dans le jardin, dont nous avons visité tous les coins et recoins. Ensuite nous sommes entrées au parc ; la matinée était belle ; un vent léger et frais tempérait l'ardeur du soleil. Nous nous sommes assises sur un tertre à l'ombrage des hauts et majestueux peupliers qui bordent le ruisseau. Henriette et moi nous nous rappelions avec plaisir, les moments si agréables que nous y avons passés avec toi l'année dernière ; nous étions alors loin de penser que nous dussions devenir sitôt propriétaires de tout ce qui nous entoure.

Le souvenir de notre digne aïeul nous a fait verser des larmes. C'était un homme vertueux dont la mémoire est ici en vénération : on nous parle souvent de lui ; il a fait tant d'heureux ! Puisque la vertu est immortelle, pourquoi ceux qui la pratiquent ne sont-ils pas immortels aussi ? Chère Maria, nous nous abandonnions ainsi à nos rêveries douces et tristes à la fois, lorsque nous aperçumes un vieillard suivi de deux jeunes filles, qui portaient de petits paniers remplis de provisions de ménage. L'intérêt qu'elles nous ont inspiré, et l'air vénérable du vieillard nous ont engagé à lui demander où il conduisait ces enfants. Il nous a répondu qu'il retournait à sa chaumière où sa femme les attendait ; qu'il venait de la ville où il avait vendu des paniers d'osier qu'il fait lui-même, et de petits ouvrages à l'aiguille que de jeunes demoiselles des environs ont la bonté de lui donner pour soutenir sa famille. Ce sont là toutes ses ressources ; il est le grand-père de ces deux jeunes filles, qui sont orphelines et entièrement à sa charge ; son grand âge et celui de sa femme, lui font craindre de les laisser bientôt sans soutien sur la terre.

Tu penses, bonne amie, combien nous aurions désiré que maman fut ici. Nous connaissions trop son excellent cœur pour douter qu'elle ne nous accorde

la faveur que nous voulons lui demander. Nous avons dit au vieillard que nous le ferions appeler aussitôt que notre bonne mère serait de retour; et nous avons repris ensuite le chemin du château. Henriette aurait voulu emmener les deux petites filles avec nous: "je suis certaine," me disait-elle, "que maman ne le trouverait pas mauvais;" puis elle se retournait pour regarder le vieillard et les enfants qui s'éloignaient. Je partageais bien sa pitié assurément, mais je pensais que nous ne pouvions nous permettre rien de plus pour le moment.

Ecris-moi bientôt, et dis-moi comment tu te trouves dans la maison de Mesdames C.

Tout à toi,

GABRIELLE.

MARIA A GABRIELLE.

8 Mai.

Je voudrais bien, bonne amie, ne te parler que du plaisir que m'a fait ta lettre; je l'attendais avec impatience, et je suis charmée d'apprendre que vous êtes arrivées en bonne santé. Je vais maintenant

vous suivre partout ; et comme nous en sommes convenues, vous m'en donnerez la facilité en m'écrivant régulièrement. Je suis bien convaincue que Madame votre mère consentira à ce que vous voulez faire en faveur de ces orphelines, dont tu m'as parlé d'une manière si touchante. Je reconnais bien là le bon cœur d'Henriette ; elle en suit toujours le premier élan ; mais le moindre obstacle qu'elle rencontre la contrarie et la rend malheureuse.

Tu ne veux pas, ma chère Gabrielle, que je perde la mauvaise habitude de toujours parler de moi ; cela me serait difficile en effet, car je me trouve si peu satisfaite de ma position, et j'ai l'esprit si préoccupé, que si ce n'était pour m'entretenir avec toi, je ne me serais pas mise à mon secrétaire. Tout ce qui m'entoure ne m'offre aucune ressource sociale. Pour échapper à des observations absurdes, et jouir d'un peu de liberté d'esprit lorsque ma tâche journalière d'institutrice est accomplie, je suis réduite à passer mes moments de loisir dans ma chambre, ce qui n'est pas fort gai.

Adieu, mon amie,

Crois à l'affection de ta dévouée,

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

J'attendais ta lettre avec la plus vive impatience. Je ne puis dire qu'elle m'ait fait tout-à-fait plaisir; tu n'es pas heureuse; car je ne vois rien de plus pénible que d'être mécontent de sa position. Je compte beaucoup sur ton courage, et j'espère que ta confiance en la bonté divine te soutiendra jusqu'à ce que une circonstance favorable nous procure l'occasion d'adoucir ton sort.

Tu me diras peut-être, qu'il m'est facile de parler ainsi, moi à qui tout semble sourire. Ah, mon amie, ces biens terrestres ne sont pas inséparables des misères humaines; toutes les jouissances de la fortune sont éphémères. Notre excellente mère nous répète souvent que plus le ciel nous comble de biens, plus nous aurons de compte à lui rendre un jour de l'emploi que nous en aurons fait; que c'est un dépot sacré que Dieu nous a confié, non pour le dissiper en plaisir et en fêtes, mais pour soulager l'indigent, consoler la veuve, protéger l'orphelin; enfin qu'il faut user de ces biens en bonnes œuvres, et que la moindre somme mal employée ou retenue injustement, servira à notre condamnation. Notre bonne mère doit

revenir ce soir, nous l'attendons avec impatience. Henriette t'écrira pour te faire le récit de la réception que maman aura faite au vieillard. En attendant elle t'embrasse, mais elle ne peut le faire plus tendrement que moi.

GABRIELLE.

HENRIETTE A MARIA.

13 Mai.

C'est aujourd'hui, chère Maria, mon tour de prendre place au secrétaire. Je ne sais trop comment te peindre le plaisir que nous avons éprouvé à l'arrivée de maman. Gabrielle veut que je t'écrive une longue lettre de détails, elle me persécute pour cela. Je suis d'une humeur! mais allons, du courage! c'est pour t'écrire à toi, bonne Maria, et puis pour me venger, je parlerai de Gabrielle, j'en parlerai tant, qu'elle rougira; elle jouera le rôle principal. Je vais lui déplaire un peu, mais n'importe, je lui arracherai un sourire, car je lui ai souvent entendu dire qu'il n'est pas de philosophe ni de vrai sage, qui ne soit sensible à la louange qu'on lui accorde pour une bonne action. Ainsi au travers de son grand et im-

posant sang-froid, je verrai briller dans ses yeux une satisfaction dont je jouirai. Je commence donc. Hier soir, nous envoyâmes chercher le vieillard et sa famille ; maman lui fit avec sa bienveillance ordinaire, quelques questions sur les évènements de sa vie, et lui demanda par quel accident il se trouvait chargé de ces deux jeunes enfants. Le vieux Joseph nous dit qu'autrefois il était valet de chambre d'un Baron français, que les fureurs révolutionnaires avaient forcé de s'expatrier, et qui, miné par le chagrin, était mort après quelques années d'une vie languissante, lui laissant le peu qu'il possédait.

Joseph, n'ayant aucun espoir de rentrer en France, se maria en Angleterre ; il eut une fille. Cette famille vivait heureuse et contente du produit d'une petite métairie, lorsqu'un évènement qui semblait devoir assurer leur tranquillité et leur avenir, vint ruiner toutes leurs espérances, et les plongea dans la misère. Leur fille unique épousa un jeune homme honnête mais un peu étourdi. Ce jeune homme, ayant un jour pris parti dans une querelle, reçut une blessure grave qui le retint alité pendant plusieurs mois, et finit par l'entraîner au tombeau. Toutes les ressources de l'art avaient été épuisées pour le secourir ; aussi à sa mort, sa famille se trouva-t-elle

ruinée par les dépenses excessives qu'elle avait faites dans l'espoir d'obtenir sa guérison.

Les consolations furent sans effet sur l'esprit de la jeune veuve. Ni les prières de ses parents, ni les caresses de ses deux filles, rien ne put lui donner assez de courage pour soutenir ce coup affreux. Elle mourut aussi. Ici le bon vieillard s'arrêta, des larmes coulèrent le long de ses joues ridées, et il nous fut impossible de ne pas prendre part à sa douleur. Enfin il reprit d'une voix altérée, et nous dit qu'il avait été contraint de vendre toute sa propriété, et de se retirer avec sa femme et ses deux petites filles dans une chaumière à quelque distance du parc. Après ce récit touchant, maman nous demanda ce que nous désirions qu'elle fit en faveur de cette famille. J'allais, chère Maria, demander un asile pour les deux petites filles, mais Gabrielle regarda maman et lui dit : " si ce vieillard devient plus infirme, qui lui procurera des secours ? il est éloigné de tout ; et puis cette cabane n'est pas à lui." Maman sut lire ce qui se passait dans l'ame de ma sœur, et elle nous dit : "Mes enfants, puisque la Providence a fait tomber en vos mains l'orphelin et le malheureux, disposez à votre gré de ce qui peut assurer leur tranquillité ; offrez-leur un asile." Tu ne peux te faire une idée, bonne

Maria, des transports de ma sœur; c'est toujours dans ces sortes d'occasions qu'elle perd sa retenue ordinaire. Elle embrassait maman avec reconnaissance, consolait le bon Joseph, et lui dit: " Vous allez vivre tous satisfaits; nous adoptons pour toujours vos petites filles." Pour moi, chère Maria, j'étais confuse et je me savais mauvais gré de n'avoir pensé qu'aux enfants seules. Quant au père Joseph, il était trop ému pour parler; il fit entendre par des mots entrecoupés, que l'aînée est le portrait de la fille qu'ils pleuraient tous. Je m'aperçus que Gabrielle avait disparu; toi, bonne amie, qui connais la prévoyance de ma sœur, tu devines où elle était. Craignant que l'habileté du domestique ne répondît pas à ses désirs, elle était allée présider à l'arrangement de la demeure de nos protégés, qui y furent conduits de suite. Je m'y rendis avec maman qui approuva tout ce que Gabrielle avait fait; et nous laissâmes ces bonnes gens, dans une jolie maisonnette près du petit bois qui termine le parc.

Je t'assure, Maria, qu'il serait difficile de passer une nuit plus heureuse que celle qui suivit cette scène. Maman nous a promis de nous conduire chez Madame K., mère des demoiselles si charitables qui faisaient des ouvrages à l'aiguille pour soutenir cette famille,

et de la prier de venir visiter notre terre. Je n'aime pas beaucoup les nouvelles figures; cependant j'attends cette visite avec impatience.

Adieu, ton amie,

HENRIETTE.

LA MEME A LA MEME.

13 Mai.

C'est encore moi qui t'écris, chère Maria. Gabrielle est si occupée des livres qu'elle vient de recevoir, qu'elle m'a chargée de te dire qu'elle ne t'écrira que par le prochain courrier. Nous avons fait notre visite à Madame K. Si je m'entendais mieux aux descriptions pittoresques, je te ferais celle de sa maison et de ses jardins; mais je my perdrais comme dans un labyrinthe. J'y renonce. Nous fûmes reçues avec beaucoup d'aménité par Madame K.; mais elle nous parut peu communicative; ses filles ont l'air doux et sérieux à la fois; l'aînée s'entretint avec ma sœur de malades, de pauvres, etc. Je ne sais qui mit cette conversation sur le tapis, mais la chère demoiselle ne tarissait pas sur la quantité de médicaments, qu'il avait fallu qu'elle fit pendant l'hiver

pour tous les pauvres de la paroisse. La plus jeune paraît avoir plus de vivacité que sa sœur ; elle m'adressa la parole et m'entretint de ses poulets et de son jardin. Je fus presque tentée de lui demander si ce n'était pas des simples qu'elle cultivait uniquement; car d'après la conversation de l'aînée avec Gabrielle, je ne serais pas étonnée que l'on fit de nos maisons des hôpitaux. La directrice ne serait pas difficile à trouver, ni celle qui pourrait faire et distribuer les médicaments, et encore moins la surveillante de basse-cour. Pour moi quelle ressource ? si ce n'est de fuir en France, et de rejoindre Emilie qui s'amuse si bien. Elle nous écrit que bon-papa va quitter Paris pour visiter ses propriétés en Bourgogne; mais je reviens à la société ; elle fut augmentée par le fils de Madame K. Ce jeune homme paraît avoir plus de vingt ans ; sa physionomie est assez aimable ; il n'est resté que quelques minutes ; il a peu parlé ; et le peu qu'il a dit a roulé exclusivement sur une chasse heureuse qu'il a faite. La maison m'a paru fort antique ; la salle d'étude de ces demoiselles est ornée d'une bibliothèque que Gabrielle a trouvée fort bien composée ; il y avait de charmants ouvrages à l'aiguille ; j'en ai reconnu beaucoup de semblables à ceux que j'ai vus entre les mains du père Joseph,

mais je me suis bien gardée d'en parler : nous nous faisons une trop grande fête de surprendre ces dames. Je n'ose pas te dire que, comme le prétendent quelques personnes, ces demoiselles sont sottes et gauches ; Gabrielle ne me le pardonnerait jamais, pas plus que si je te disais qu'elles m'ont presqu'ennuyée. Je ne crois pas qu'elles puissent faire un effet bien brillant dans le monde ; enfin elles n'ont point à craindre la jalousie; car je ne sais ce qu'on pourrait leur envier. Elles sont ce que l'on appelle laides, mais je ne veux pas en dire davantage. Je suis trop méchante. Maman parle de Madame K. avec une grande estime, et elle est charmée de ses filles : ainsi juge, si ma lettre était lue, quel sermon !

Adieu, chère amie,

Tout à toi,

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

15 Mai.

Tu le mériterais bien, ma chère Henriette, ce

sermon que tu crains tant. Comment oses-tu parler avec tant de désobligeance et de légèreté de jeunes personnes que tu connais à peine, et dont tu fais toi-même l'éloge en voulant les couvrir de ridicule. Prends garde, Henriette, je te vois près de tomber toi-même dans le plus grand ridicule qu'une jeune personne puisse se donner, celui de parodier tout ce qui ne lui plaît pas. Je ne puis disposer que d'un instant, par conséquent je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui m'a frappée dans ta lettre; mais je suis sûre que Gabrielle l'a lue puisque c'est toujours elle qui ferme le paquet; et puis ne sommes-nous pas convenues que tout serait en commun dans nos relations?

Adieu, j'attends une lettre de ta sœur avec la plus vive impatience; parle-lui en, et reçois un tendre baiser de ton amie

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

25 Mai.

Je te demande pardon, ma chère amie, de t'avoir laissée si long-temps attendre une lettre; mais Hen-

riette t'a dit ce qui m'a empêchée de t'écrire; ma bibliothèque est presque au complet. J'aime à passer dans mon cabinet d'étude tout le temps dont mes devoirs et la bienséance me permettent de disposer; cependant j'ai à regretter de ne pas t'avoir rendu compte moi-même de notre visite chez Madame K. J'aurais épargné à Henriette une occasion de parler d'une manière si inconvenante de personnes estimables à tous égards. Elle se forme un caractère léger et inconstant; elle se plaît à vanter aujourd'hui une chose que demain elle critiquera sans retenue. Elle a entendu parler avec peu d'avantage de ces dames, il est vrai; mais par qui? par des personnes qui ne s'attachent à rien de solide, et qui même ne savent pas distinguer ce qui est bien. J'ai fait partir sa lettre sans la faire voir à maman, qui aurait éprouvé une peine trop vive; car elle est pénétrée de la plus profonde estime pour ces dames; et elle me disait le soir même du jour de notre visite: "Combien je désirerais qu'Henriette ressemblât à ces demoiselles." Je faisais le même souhait, je t'assure; et le peu de temps que j'ai passé avec elles m'a convaincue qu'elles exercent toutes les vertus domestiques avec un zèle particulier, ce qui me fait désirer ardemment de cultiver leur connaissance.

Adieu, chère amie, écris-moi bientôt et un peu plus longuement que tu ne l'as fait dans ta dernière lettre à Henriette.

Tout à toi,

GABRIELLE.

MARIA A GABRIELLE.

30 Mai.

Cela est vrai, mon amie, je n'ai pu adresser que quelques lignes à Henriette, et encore les ai-je écrites à la hâte ; mais elle sera bien surprise lorsque tu lui feras part de ce que je vais te dire. Je connais fort bien la famille dont vous venez de faire la connaissance : j'ai passé trois semaines dans cette maison; ainsi juge de ce que j'ai pu penser à la lecture de la lettre d'Henriette. Moi qui ai vécu dans l'intimité de ces dames, je puis justifier la bonne opinion que tu en a prise. Les jeunes personnes ne sont pas brillantes d'agréments, ni capables d'attirer les regards par leur beauté; elles n'ont rien extérieurement de ce qui charme dans la jeunesse ; mais si ce qu'on se permet d'appeler gaucherie les fait négliger par le monde, croit-on

qu'elles y perdent beaucoup ? non, assurément. Je crois même que cet oubli les fera remarquer par les personnes qui recherchent le mérite. Une instruction simple mais solide, leur procurera une conversation qui attachera les personnes capables de les apprécier. Veux-tu savoir, mon amie, où elles trouvent leur bonheur ? hé bien, Gabrielle, j'ai été témoin de ce que je vais te dire. Promène-toi dans la campagne ; parcours les environs de leur habitation ; arrête-toi dans les fermes, les hameaux, les chaumières. Là tu trouveras un vieillard infirme soulagé ; plus loin un orphelin protégé ; ailleurs une veuve consolée et secourue. Partout tu entendras prononcer leur nom avec respect et reconnaissance ; tu verras tous les visages s'épanouir à leur vue, et le sourire sur tous les lèvres à leur approche. C'est là qu'elles triomphent ; et sans autre prétention que celle de renouveler leurs bienfaits. Voilà, mon amie, le tableau que je voulais mettre sous les yeux d'Henriette, si j'en eusse eu le temps. Je voulais lui demander aussi : " sont-ce là des personnes envers lesquelles on puisse se permettre les plaisanteries que tu fais !" C'est dans cette respectable famille que j'ai vu pratiquer toutes les vertus que nous recom-

mande l'Evangile. Madame K. a une piété douce, aimable, et une affabilité toujours soutenue ; elle a su former ce caractère à ses enfants qui ont pour elle la plus vive tendresse, et le respect le plus profond.

Je quittai cette famille avec peine, mais conservant l'espoir de la revoir encore ; je ne sais si ce plaisir me sera refusé ; car là seulement j'ai trouvé que l'on pouvait être heureux ! Je crois le bonheur des demoiselles K. plus certain que celui de beaucoup d'autres, parce qu'elles n'inspireront jamais qu'un attachement fondé sur l'estime. Et l'on a bien plus à attendre d'un mari qu'un semblable sentiment dirige, que de celui qui n'est épris que des charmes passagers qui s'effacent et laissent à découvert des défauts qui à leur tour n'inspirent qu'un sentiment de froideur, et quelquefois d'un dégoût capable d'empoisonner l'existence de deux êtres dont l'union n'est rompue qu'à la mort.

Adieu, chère amie, je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. Adieu.

Ton amie,

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

3 Juin.

En est-ce assez, Maria! Si tu as eu l'intention de me faire sermoner pendant deux heures, tu as bien réussi. Gabrielle, après m'avoir montré ta lettre, l'a communiquée à maman qui m'a fait appeler: et de quels reproches n'ai-je pas été accablée! je n'ai jamais vu maman si mécontente; heureusement que le lendemain cette bonne mère avait tout oublié, et qu'elle m'a embrassée avec sa tendresse ordinaire. Quant à Gabrielle, je l'aime bien tendrement, mais elle est trop sévère pour moi. Elle est bien partout; elle regarde tout ce qui arrive avec froideur et indifférence; elle trouve en toutes choses une distraction qui lui convient; et elle a de la patience, parce que rien ne la contrarie. Je t'assure que si on ne me tourmentait pas tant, je pourrais être aussi bonne qu'une autre. Mais il faut que je te dise que nous avons reçu la visite de Madame K. Gabrielle veut encore que je t'entretienne de tout ce qui s'est passé pendant la soirée. Je vais le faire; mais aussi je lui ai bien promis que l'on ne me retrouverait plus à entreprendre rien de pareil; j'y

perdrais de l'esprit; et comme on me fait apercevoir que je n'en ai pas beaucoup, il faut que je tâche de conserver le peu que l'on veut bien m'accorder.

Nous avons reçu, comme je te le dis, la visite de Madame K., avec ses filles et son fils. Après avoir visité le château, nous descendîmes dans le jardin. Maman ne nous avait pas dit qu'elle eût invité d'autres personnes; et nous fûmes fort surprises de trouver dans le pavillon une société assez nombreuse, entre autres Madame B. et ses deux petites filles. Je fis mon affaire particulière de ces deux enfants, et me dispensai par là des frais de politesse qui me fatiguent souvent. Nous eûmes de la musique que je trouvai assez ennuyeuse; et l'on finit par exécuter quelques airs nationaux qui firent les délices de la société mais non les miens. J'attendais avec impatience que l'on proposât la promenade, pour jouir de la surprise de Mesdames K.; mais comme il faut que je sois toujours contrariée, on parla d'un goûter; il fallut donc attendre la fin de ce repas champêtre, dont au reste Gabrielle fit les honneurs avec son aisance ordinaire. Lorsqu'il fut terminé, maman proposa la promenade que je désirais; et on dirigea la société du côté de l'habitation du père Joseph. En approchant, nous entendîmes des voix pleines de

douceur qui chantait des couplets qui exprimaient la joie et la reconnaissance. Maman répondit à la surprise que cela semblait causer, que c'était probablement les enfants du gardien du parc qui cueillaient des fleurs dans le bois près de leur maison, et qu'elle allait leur dire de les apporter. Mais tout était prévu ; et à l'entrée de la modeste demeure de nos protégés, étaient préparés sur une table, de petits paniers remplis de fleurs, et tous les ouvrages des Demoiselles K. Ce n'est pas moi, chère Maria, qui peux te peindre cette scène. Mesdames K. se regardaient ; le père Joseph n'osait ouvrir la bouche ; les deux petites souriaient et auraient bien voulu parler. Tout le monde accepta des fleurs ; on admira surtout les petits ouvrages ; ma sœur avait attaché à deux corbeilles qui étaient destinées à Mesdemoiselles K., la légende suivante : "En suivant votre exemple, nous sommes devenues bienfaisantes." Madame K. parut fort émue ; et la plus vive curiosité était peinte dans tous les yeux. Maman s'empressa de satisfaire l'assemblée en lui racontant comment elle avait été conduite à donner cet asile au vieillard.

On combla de louanges Mesdemoiselles K. et l'on rendit hommage à leur mère. Tu penses que l'on

n'oublia pas maman, et que ma sœur respira l'encens dont la fumée parvint jusqu'à moi; mais vraiment je ne le méritais pas, et je devais me trouver heureuse d'être simple spectatrice de cette scène. Avant de quitter ce lieu, on visita l'atelier où le vieux père et les enfants travaillent. C'est Gabrielle qui l'a fait construire à ses frais; j'étais aussi étrangère à cela que le reste de la société.

Ton amie,

HENRIETTE.

GABRIELLE A MARIA.

6 Juin.

Nous venons de recevoir des nouvelles de notre grand-papa: il est parti pour sa terre avec Emilie, dont il ne paraît jamais vouloir se séparer; et puis il va l'élever avec des goûts bien différents des nôtres. Cette absence fait beaucoup de peine à maman; elle serait cependant encore la première à consentir à cette séparation si elle y voyait le bonheur d'Emilie; car elle nous dit souvent qu'une bonne mère ne vit que de sacrifices; mais Henriette est désolée de cela. Ecris-moi, Maria, aussitôt

que possible ; je voudrais bien te savoir heureuse, du moins autant qu'on peut l'être sur la terre.

Toujours à toi,

Gabrielle.

MARIA A GABRIELLE.

12 Juin.

Combien j'aurais d'excuses à te faire, Gabrielle, pour ne t'avoir pas écrit plutôt; mais mes idées étaient si vagues qu'à peine pouvais-je en réunir assez pour prendre une résolution. Quelle terrible position que celle où vous met une multitude de pensées bizarres et informes. Sans voir encore mon horizon s'éclaircir parfaitement, je commence cependant à trouver moins d'irrésolution dans mon esprit et plus de calme dans mon cœur.

Comme toi, Gabrielle, je crains que le cher grand-papa ne veuille jamais se séparer d'Emilie; mais n'anticipons pas par sur l'avenir; il ne nous appartient pas, peut-être même nous échappera-t-il après que nous aurons voulu en disposer; et la solution de nos discussions n'aura pas été obtenue. Dis, je te

prie, à Henriette que je ne lui écrirai pas aujourd'hui, mais que mon premier billet sera pour elle.

Je te quitte, aimable amie, pour écrire en France ; une occasion m'est offerte, je m'empresse d'en profiter. Adieu.

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

15 Juin.

Combien, bonne amie, je suis contrariée de te savoir ainsi tourmentée, et de voir surtout que les désagréments que tu éprouves font une si profonde impression sur ton esprit : car je n'entrevois pas la possibilité d'améliorer ta position dans ce moment. Aie donc patience, mon amie, et sois sûre que nous ne négligerons pas l'occasion qui pourrait se présenter de changer la condition de ta vie actuelle, Henriette me charge de te dire qu'elle prend une part bien vive à tout ce qui trouble ton repos. Comment existe-t-il, dit-elle, des gens assez injustes pour faire le tourment d'une personne qui mérite à tant de titres d'être heureuse. Si les peines, en étant partagées, peuvent être adoucies, les tiennes

seront bien allégées. Trop chère Maria, nous nous entretenons bien souvent de toi avec maman qui t'aime comme une de ses filles : s'il était en son pouvoir de faire disparaître tes chagrins, tu serais bientôt heureuse.

Adieu, bonne amie, en attendant un temps plus favorable, je t'embrasse comme je t'aime.

GABRIELLE.

HENRIETTE A MARIA.

20 Juin.

Gabrielle ne m'a pas permis de glisser dans sa lettre un billet pour toi ; elle m'a seulement promis de te transmettre le peu de mots que j'avais à te dire ; mais aujourd'hui je ne lui cède pas la plume, je veux t'apprendre moi-même, que l'on débite dans nos alentours une anecdote d'un nouveau genre. Cela est vraiment plaisant : il circule dans le pays qu'une femme dont on ne connaît ni le nom ni la condition, vit mystérieusement à quelques milles d'ici. Elle sort rarement, et toujours enveloppée d'un grand manteau. Une fille assez jeune, mais infirme soigne sa basse-cour. On voit quelquefois

une voiture s'arrêter à sa porte ; deux jeunes enfants de dix à douze ans passent deux heures par jour dans sa maison ; ils sont toujours accompagnés d'une dame dont la démarche et la tournure annoncent une personne au-dessus du commun. Cette récluse donne lieu aux plus étranges conjectures, et excite vivement ma curiosité. Gabrielle m'a déjà grondée pour avoir dit devant Monsieur et Madame A. que je croyais cette femme victime d'un sentiment malheureux. Je suis fâchée d'avoir laissé échapper cela : maman m'a lancé un regard que je n'oublierai jamais ; et Gabrielle n'a pas laissé échapper l'occasion d'un sermon. Je t'assure que, dussé-je entendre de nouveaux sermons, je brûle de connaître l'histoire de la personne extraordinaire qui occupe tout le canton.

En attendant, crois à l'affection de ton amie,

HENRIETTE.

GABRIELLE A MARIA.

Même jour.

Un billet bien court sera aujourd'hui tout ce que je pourrai envoyer à mon amie. Je me sens indisposée;

et mon esprit pourrait se ressentir de ce malaise qui ne rend jamais un correspondant agréable. Je traiterais même avec une extrême rigueur les idées extravagantes que font naître dans l'esprit d'Henriette les contes non moins ridicules que l'on débite sur une étrangère qui depuis peu habite le voisinage. Peut-être dans quelque temps aura-t-elle droit à ce qu'on lui rende justice ; que sait-on ? Un sacrifice d'honneur et de délicatesse exige peut-être la solitude dans laquelle elle vit ; peut-être aussi est-ce tout autre motif non moins respectable, mais qui n'est point compris par la multitude.

Je ne puis cependant me défendre d'une espèce de curiosité; mais elle est fondée sur l'espoir d'apprendre quelque chose qui termine tout ce tumulte de voix qui apportent à mon oreille des propos dont je suis journellement blessée.

Adieu, chère amie, je ne puis aller plus loin, tant je me trouve mal à l'aise.

Adieu, toujours la même pour toi.

GABRIELLE.

HENRIETTE A MARIA.

25 Juin.

Hé bien, Maria ! nous l'avons découvert ce secret mystérieux qui entourait la belle inconnue. Elle n'est autre chose qu'une servante qui vit tranquillement du produit de ses services ; elle nous a raconté l'histoire d'une famille où elle a passé une partie de sa vie, et dont la jeune dame que l'on voit de temps en temps chez elle est l'héroïne malheureuse : le sort l'a traitée bien cruellement comme tu le verras. Gabrielle se propose de t'envoyer cette histoire.

Adieu, j'entends la cloche du déjeûner ; quand pourrais-je te le voir partager avec nous ?

Tout à toi, Maria.

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

30 Juin.

Je vais te remercier des détails que tu m'as donnés de la fête que Madame votre mère vous a

préparée. C'est un peu tard, tu vas dire, cela est vrai ; mais ne trouveras-tu pas que c'est trop tôt, si je glisse ici une observation ou deux sur tes précédentes lettres. Elles me font croire que Gabrielle n'est que juste envers toi, lorsque tu lui trouves tant de rigorisme. Ce que tu as découvert de cette inconnue, ne te prouve-t-il pas assez combien il est dangereux de juger légèrement sur la rumeur publique qui est si souvent mensongère ou peu exacte. Gabrielle à cet égard n'était-elle pas bien d'accord avec ce qu'il est résulté de toute cette confusion de voix qui se faisaient entendre si inconsidérément? Ne crois-tu pas avoir quelques reproches à te faire, si, par tes réflexions indiscrètes, tu as entraîné d'autres personnes à penser comme toi ? J'ai trop bonne opinion de ton cœur, pour ne pas penser que tu regretterais bien sincèrement tes propos indiscrets, s'ils causaient de la peine à qui que ce soit. Hé bien ! chère amie, pour l'éviter, sois donc plus prudente à l'avenir, et tâche de ne pas émettre ainsi ton opinion, surtout lorsqu'on ne te la demande pas, et que tu ne comprends pas, ou du moins que tu ne comprends qu'imparfaitement les choses exposées. Et puis, chère amie, tu oublies vraiment que tu dois quelques égards à Gabrielle. Ta dernière lettre m'a fait de la peine ; tu

te fais un jeu de tout sans le moindre discernement ; pardonne à ma franchise, et sois assurée que ce n'est que ma profonde affection qui me dicte ces observations.

Miss K. a reçu une lettre d'Emilie, tout ce qu'elle dit respire une gaîté qui en donnerait à celui qui aurait juré fidélité à la misanthropie.

Comme tu sens qu'il y a quelque chose de bon et de généreux dans ta nature, tu crois sans doute ne pas devoir t'effrayer de tes défauts ; mais ta sécurité serait moins grande si tu connaissais la force de l'habitude, et si tu savais dans quelle série de démarches funestes on est quelquefois entraîné par suite d'une première imprudence. Je te prie donc, de lire attentivement l'histoire suivante, que je vais te raconter à l'appui de ce que je viens de te dire.

"Un négociant nommé Laurent, forcé par ses affaires d'aller habiter en pays étranger, laissa aux soins de sa femme un fils unique âgé de sept ans. Cet enfant commençait déjà à donner les indices d'un esprit fin et rusé ; comme il voyait qu'on applaudissait à ses reparties spirituelles, et qu'on admirait ses espiégleries, il prit insensiblement l'habitude de jouer des tours et de faire de petits contes ; mais bientôt ses espiégleries innocentes furent remplacées par des

traits de malice; et ces contes inoffensifs qui n'avaient d'abord d'autre but que d'amuser, firent place à des mensonges dangereux dits dans l'intention de tromper. Comme la mère était une femme faible, indulgente, crédule et d'un esprit borné, elle n'aperçut pas même ce fatal changement, et continua à voir dans ce fils un charmant enfant, dont les petites ruses s'alliaient parfaitement avec un grand amour de la vérité. Ainsi ne voulait-il pas étudier ses leçons ? Il déchirait ses livres et il disait que c'était un autre qui l'avait fait, et on le croyait. Un jour que ses livres étaient plus gâtés qu'à l'ordinaire, sa mère lui dit: 'Auguste, mon petit espiègle, qui est-ce qui a ainsi déchiré et sali tes livres ?' 'Maman,' répondit-il, 'c'est le singe de mon précepteur qui l'a fait; ce petit animal voyant que j'ai l'air grave et même triste quand j'étudie, a cru dans la bonté de son cœur, me rendre service en agissant ainsi.' Et la mère de s'écrier. 'Cet enfant sera un vrai Buffon, il connaît les inclinations et les pensées secrètes des animaux.'

"Un autre jour que sa maman devait avoir du monde à dîner, on avait préparé des entremets et quelques plats de dessert qu'on avait enfermés dans l'office. Auguste trouva le moyen de s'y introduire,

et mangea les crêmes. Comme on savait qu'il aimait les friandises, le soupçon tomba sur lui lorsque le méfait fut découvert ; mais il assura d'un air innocent, qu'il ne savait rien de ce qu'on lui disait, et qu'il ignorait qu'il y eut quelque chose dans cette pièce. On le crut, surtout lorsqu'il ajouta qu'il se rappelait avoir vu pendant qu'il tirait de l'arc dans le jardin, deux gros chats sortir par la fenêtre. L'enfant, voyant le résultat de ses mensonges toujours couronné d'un heureux succès, perdit l'habitude de dire la vérité, et se façonna une existence tissue d'artifices. Enfin Auguste grandissait, et son précepteur n'obtenait presque rien de lui. Le moment, que Monsieur Laurent avait fixé pour l'appeler auprès de lui, approchait. A peine Auguste eut-il atteint sa dix-huitième année que son père lui écrivit que son négoce avait été plus heureux qu'il ne l'avait espéré, et qu'il était possesseur de richesses immenses. Il lui ordonnait de venir le joindre, lui indiquant les villes par où il devait passer, et celles où il devait s'arrêter pour s'instruire des mœurs et des coutumes des habitants. Cet honnête négociant ne doutait pas du plaisir que devait faire à son fils un semblable voyage. Auguste fut transporté à la lecture de cette lettre ; il courut à sa mère en lui disant : 'Mon père

veut que je fasse un long voyage avant son retour, et me permet de prendre autant d'argent qu'il m'en faut, parce qu'il veut que je sois partout bien vu et considéré. Il me mande aussi que sa fortune est presque doublée, et qu'ainsi je ne me dois rien refuser de ce qui pourrait m'être agréable. Mais avant tout, ma chère maman,' continua-t-il, 'vous allez me faire acheter deux chevaux, un pour moi et un pour mon laquais. Mon père m'envoie l'itinéraire de mon voyage jusqu'à Moscou, où il se trouvera aussitôt que moi; et nous reviendrons ensuite près de vous.' Mais la mère qui avait aussi reçu une lettre de son mari, lui dit: 'C'est en Italie que vous devez voyager, mon fils; et ne faites point une plaisanterie de ce qui doit me causer tant de chagrin. Il me semble que l'idée de laisser votre mère seule, devrait vous inspirer des sentiments différents de ceux que vous montrez.' 'Mon père désire que je me sépare de vous pour un temps, et vous ne devez pas vous en attrister: c'est pour le mieux. Croyez-vous donc que mon père veuille m'élever comme une fille, et me tenir enfermé jusqu'au jour de mes noces comme une riche beauté.' La bonne mère prit pour de la philosophie, l'indifférence de son fils pour elle. Cependant, elle lui dit sérieusement, qu'elle connaissait les

intentions de son père. Auguste répliqua qu'il était vrai, qu'il devait aller en Italie ; mais que la volonté de son père était qu'il allât d'abord en Russie ; que peut-être il n'avait pas voulu lui en parler dans la crainte de l'effrayer, et de lui donner trop d'inquiétude ; mais que lui étant si habitué à parler franchement à sa chère maman, il lui disait la chose simplement. Il ajouta ensuite que son père le chargeait de toucher des lettres de créances qu'il craignait de perdre. ‘ Mon fils,’ reprit encore la mère, en s'efforçant de paraître calme, ‘ malgré toute la répugnance que j'ai à vous voir partir seul à votre âge, et avec une vivacité dont les effets m'effraient, je me soumettrai à la volonté de Dieu et de votre père ; mais vous ne partirez pas que je n'aie eu une lettre de votre père.’ Auguste fut obligé de renoncer à Moscou, et il partit pour l'Italie. Bologne fut la première ville où il s'arrêta, il voulait s'y faire passer pour un grand seigneur, et se donna des titres de noblesse ; mais en peu de temps il fut découvert, on le montra aux doigts et on se moqua de lui. Il ne fut point déconcerté par cet échec, il partit de Bologne et se rendit à Rome, où il crut qu'il lui serait plus facile de jouer le rôle de grand personnage, et de faire usage de son esprit d'invention. Si l'on parlait

d'un ouvrage récent dont on ne connaissait pas l'auteur, il faisait entendre que c'était de lui. Etait-il question de quelque action dont le personnage fut inconnu, il affectait une modestie qui faisait croire qu'il était le véritable héros. Le négociant qui n'avait voulu qu'éprouver son fils et connaître ses dispositions, en épiait toutes les démarches avec anxiété.

" Auguste, dès les premiers jours de son arrivée dans cette capitale du monde chrétien, se fit passer pour le fils d'un puissant seigneur de Vérone. Enfin son esprit était un répertoire de mensonges. Son père prit le parti d'aller habiter le même hotel que lui, et de se placer à la même table, afin de pouvoir le juger dans ses moindres actions et ses moindres paroles.

" Auguste s'était déjà trouvé bien des fois en compagnie avec Laurent, sans qu'il lui vînt le moindre soupçon que c'était son père. Un jour qu'ils se trouvèrent seuls, le négociant amena la conversation sur les peines domestiques ; puis d'un air chagrin il lui dit : ' Quoique je paraisse en général calme, vous voyez cependant en moi un homme qui est en proie à la plus déchirante affliction ; et cette affliction est l'œuvre de mon fils unique. Il était encore dans l'enfance lorsque je me séparai de lui et de mon épouse, pour poursuivre des opérations commerciales

en différents pays étrangers. Il y a plus de dix ans que je suis absent de ma famille, et je suis sur le point d'aller rejoindre tout ce qui m'est cher, emportant avec moi des richesses immenses, le fruit de grandes privations, d'une persévérante industrie, et probablement plus que tout, d'heureux caprices de la fortune. Mais avant de rejoindre les miens, et afin de ne m'en plus séparer, je crus devoir faire voyager mon fils avant mon retour dans ma patrie. Je lui écrivis donc de se mettre en route et de venir me joindre ici, à Rome, lui disant qu'il m'y trouverait probablement. Il y est arrivé quelque temps avant moi ; il fait mille étourderies partout où il passe ; et pour reconnaître ma tendresse, il se fait passer pour le fils d'un grand seigneur. Ainsi il renie son père et trompe la société. Savez-vous quelle est la résolution que j'ai prise ? Je vais le priver de sa pension et l'abandonner à ses titres fastueux et mensongers.'

"Ayant ainsi parlé, il fixa le jeune homme qui parut atterré, et baissa les yeux. Après quelques instants de silence, Auguste était toujours dans la même attitude. Le père reprenant son discours, dit d'une voix terrible : 'Ce fils ingrat dont je parle, c'est toi ! je suis l'auteur de tes jours ; mais comme tu ne m'as pas voulu pour ton père, je ne puis plus te reconnnaître

pour mon fils.' Monsieur Laurent se retira de l'appartement, et laissa Auguste dans un état de confusion et de honte qu'il serait difficile de décrire.

"Ce père malheureux quitta Rome à l'instant. Comme il ne désirait que corriger son fils, et non l'abandonner entièrement, il laissa pour lui une somme d'argent suffisante pour des besoins raisonnables. Auguste, disgracié, réduit à de faibles ressources, ne savait quel parti prendre : son orgueil ne lui permettait plus de rester dans un pays où il avait fait si grande figure. Il se disposait donc à aller chercher un asile dans quelque lieu inconnu, où il pût se cacher au reste de la terre. Le malheureux ne put fuir sa destinée ; il se jeta lui-même dans le précipice que ses folies avaient creusé sous ses pas. Il se rendit donc à Vérone, oubliant qu'en cette ville résidait le fils véritable du seigneur dont il avait pris le nom. Ce seigneur avait d'abord ri de l'impertinence d'Auguste; mais un de ses parents, qui était un homme orgueilleux et cruel, l'excita à la vengeance, et à ne pas souffrir que son nom fut déshonoré sans punir le coupable. Ayant appris qu'Auguste était dans la ville, il le fit arrêter et amener devant lui, et après l'avoir amèrement raillé et l'avoir informé qu'il

le ferait juger comme faussaire, il ordonnât qu'on l'enferma dans une obscure prison. Auguste devint la proie du plus affreux désespoir: cependant un rayon d'espoir vint luire au fond de son âme; il prit la résolution d'écrire à son père, et lui traça les mots suivants:

"'Si vous avez cessé de m'aimer, et que vous m'ayez entièrement banni de votre cœur, du moins soyez sensible au malheur d'un fils coupable, mais assez puni pour oser intercéder son pardon. Lorsque vous me quittâtes, me voyant presque sans ressource, je vins à Vérone pensant y trouver le moyen de vous faire oublier mes torts. Hélas, je n'avais que trop mérité votre colère; et le ciel m'en réservait le châtiment par des mains étrangères. J'étais à peine arrivé dans cette ville que je fus arrêté et jeté dans un cachot sombre. J'ai pour lit une botte de paille, placée à côté d'une colonne à laquelle je suis attaché par une chaîne de fer. O mon père! vous n'avez voulu que corriger votre fils, vous ne le laisserez pas mourir en cet état. O laissez-moi—laissez-moi me jeter à vos pieds, implorer votre pitié. Et ma mère, ma tendre mère, oubliera-t-elle l'abus que j'ai fait de sa trop grande bonté? Si du moins

je pouvais emporter au tombeau l'idée consolante que vous avez l'un et l'autre pardonné à votre malheureux fils.'

"Laurent n'avait pas achevé la lecture de cette lettre, que son épouse s'était évanouie de l'excès de sa douleur. Quant à lui, le papier lui tomba des mains; et son regard s'arrêta sur son épouse étendue à ses pieds. La secourir et prendre la résolution d'aller offrir sa fortune, s'il le fallait, pour délivrer son fils et sauver son nom de l'opprobre, fut l'affaire d'un moment. Il monte à cheval, part comme un éclair, et arrive promptement à Vérone. Il se fit conduire à l'instant chez le prince. C'était la veille du jour ou Auguste allait être jugé et condamné à une peine infamante. A cette nouvelle le père fut attéré d'effroi, et offrit une somme considérable, que le prince accepta, tout en protestant qu'il ne faisait que céder à la pitié que lui inspirait la vive douleur d'un honorable père de famille.

"Laurent fut conduit dans la prison, où il trouva Auguste presque mourant; il le prit dans ses bras, et le transporta lui-même hors de ce lieu de souffrance et de désolation. Peu de jours après, le père et le fils se mirent en route pour retourner dans leurs foyers. Ils y arrivèrent sans accident; mais Auguste,

en voyant le ravage que le chagrin avait fait sur la santé de sa pauvre mère, sentit plus que jamais combien il avait été criminel, et que sa vie devait être dorénavant consacrée à faire oublier ses torts en rendant à ses parents le bonheur dont il les avait privés."

Espérant, chère amie, que le récit que tu viens de lire aura fait une impression salutaire sur ton esprit, je te prie de me croire,

Ta meilleure amie,

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

3 Juillet.

Dieu merci ! sensible amie, ma santé est parfaite à présent. J'ai repris le cours de mes occupations. Henriette t'a dit que je me proposais de te parler de notre visite chez la belle inconnue qui encore fait tant de bruit. Notre visite chez cette personne a été accidentelle. Dans le cours d'une promenade, une soupente de la voiture s'étant cassée, il fallut mettre

pied à terre ; c'est la première fois que je n'ai pas vu Henriette se fâcher contre les domestiques—mais nous étions à proximité de la demeure qui renferme l'objet de la curiosité générale, et elle y voyait déjà le but de ses désirs. Effectivement maman nous dit qu'elle se trouverait trop fatiguée si elle marchait jusqu'à la maison, et que n'étant qu'à deux pas de celle de l'étrangère, nous irions, comme des voyageurs égarés, lui demander l'hospitalité pour nous reposer quelqes moments. Henriette sauta de joie, et moi j'avoue que je n'étais pas fâchée de l'occasion, pour savoir à quoi l'on pouvait s'en tenir sur cette personne que l'on aimait tant à faire paraître extraordinaire. Comme on nous l'avait dit, une fille infirme vint nous ouvrir ; maman lui dit ce qui nous obligeait à venir l'interrompre, et à lui demander la permission de nous reposer un moment pendant que l'on raccommoderait la voiture. Cette domestique nous fit passer dans une petite salle fort proprement meublée. Nous jetâmes toutes un regard curieux sur ce qui décorait cette pièce : maman fixa son attention sur une jolie bibliothèque ; ma sœur et moi nous avions les yeux attachés sur deux tableaux. L'un représentait un homme d'un âge respectable qui sem-

blait occupé de pensées sérieuses ; l'autre représentait une jeune femme tenant une petite fille sur ses genoux. A côté d'elle un petit garçon considérait avec un air chagrin, un nid d'oiseaux qui était à ses pieds. Nous nous regardâmes toutes d'un air surpris. Henriette nous dit avec sa vivacité ordinaire : "certainement ce n'est pas une femme du commun qui meuble son appartement de cette manière, ni une femme ignorante qui a fait choix de ces livres." Cette bibliothèque est composée des ouvrages des meilleurs auteurs anglais ; et sur une espèce de console, nous trouvâmes un excellent choix de livres français. Nous désespérions de voir la maîtresse de ce logis, lorsqu'une femme de plus de cinquante ans entra, et nous demanda d'un air poli, mais respectueux, si nous voulions accepter quelque rafraîchissement. Maman la remercia, et la pria de nous dire quels étaient les personnages que ces tableaux représentaient. Si tu avais vu la figure d'Henriette, tu n'aurais pu, ma bonne Maria, t'empêcher de rire ; elle qui s'attendait à voir une victime cloitrée, elle ne vit qu'une servante ! Mais par quelle aventure, se demanda-t-elle ? Nous étions déjà assises depuis plusieurs minutes qu'elle était encore debout immo-

bile de surprise. Elle prit enfin son parti, et écouta un récit qui sembla plus souvent la contrarier que l'intéresser.

Tu sais, ma chère Maria, que les vieilles servantes aiment à causer, ainsi ce qu'elle aurait pu dire en deux mots, elle l'a fait en dix. Je tâcherai d'abréger son récit le plus qu'il me sera possible. Cette bonne fille nous dit : que le portrait qui nous paraissait si grave était celui de son maître.

"J'étais bien jeune," reprit-elle, "lorsque j'entrai au service de Monsieur Z. ; il était marié depuis peu. Son épouse était aussi bonne maîtresse que tendre mère ; elle me prit en affection et me confia ses enfants. Je les avais vu naître," dit-elle en soupirant ; puis regardant le tableau, ses yeux se remplirent de larmes. "Ce petit garçon que vous voyez là est un homme à présent. C'est un célèbre avocat, il se fait estimer de tout le monde ; sa sœur n'a pas eu un pareil sort, comme vous allez l'apprendre. Cette pauvre jeune dame que vous voyez mourut presque subitement après quelques jours d'une indisposition qu'on ne regardait pas comme sérieuse. Elle m'appela un soir dans sa chambre, et me dit : 'Je sens, ma pauvre Marianne, que je quitterai bientôt ce monde ; je frémis en pensant que je laisse de si jeunes enfants.

Mon mari ne voudra jamais leur donner une seconde mère, cela vaudrait mieux cependant; mais il s'est prononcé, et cela redouble mes inquiétudes pour eux. J'ai à leur égard des ordres bien importants à vous donner.' Elle me dit les choses les plus touchantes, mais avec une inquiétude, un trouble qu'elle ne pouvait cacher. Je promis en tremblant tout ce qu'elle voulut; je la vis pâlir un moment; je fus à la hâte appeler Monsieur Z. Elle se plaignait peu, mais le changement subit de ses traits n'annonçait que trop sa fin prochaine. Effectivement, peu d'instants après elle demanda ses enfants, les embrassa avec une apparente tranquillité, prit la main de son mari, et expira en balbutiant quelques mots que je ne compris pas. Monsieur Z. fut extrêmement affligé. Quoiqu'il n'ait rien épargné pour l'éducation de sa fille, elle n'a pas tous les talents qu'elle posséderait si sa mère eût vécu. Les soins de son père, et toute la surveillance dont j'ai été capable n'ont pu la garantir des maux que le désir de se rendre indépendante a attirés sur elle. En grandissant, elle ne m'écoutait plus; à peine était-elle soumise à son père, que le chagrin avait rendu, je ne dirai pas insouciant, mais faible; et elle trouvait encore qu'une observation de son père était une tyrannie. Elle voyait fré-

quemment une jeune femme fort légère, qui lui mit en tête de se marier, et par ce moyen de s'affranchir d'un joug qui lui paraissait insupportable. Elle s'enfuit, et devint l'épouse d'un homme sans mœurs qui ne lui fit que trop regretter le toit paternel. Cet homme la rendit extrêmement malheureuse : il s'abandonna au jeu, et en peu de temps ses ressources furent dissipées. Ma jeune maîtresse était devenue mère d'un garçon, sur qui elle avait réuni ses plus tendres affections. Elle trouvait dans ses innocentes caresses quelque adoucissement au chagrin qui la dévorait ; elle osait encore sourire à l'espoir du bonheur, lorsque tout lui fut ravi. Elle perdit cet objet chéri de la manière la plus inattendue. Son mari ne montra pas la moindre sensibilité à la mort de cet enfant. Cet accident fut caché à Monsieur Z. Le désespoir de ma jeune maîtresse ne lui fut pas même connu ; tous les amis de son père l'avait abandonnée depuis sa désobéissance ; et son frère même ne la voyait pas. Malgré touts ses torts envers moi, qu'elle a si souvent maltraitée, j'allais la voir lorsque je savais son mari absent. Je me rappelais les recommandations de sa mère, et alors j'oubliais tout le reste. A mon retour je parlais d'elle à Monsieur Z. ; il soupirait, puis il sortait brusquement lorsqu'on lui parlait

de la recevoir. Un jour qu'il s'était levé plus tôt que de coutume, Monsieur Théodore, son fils, entra et me demanda avec vivacité, 'Où est mon père?' 'Dans son cabinet, Monsieur, et je viens de lui porter la gazette.'

"A ces mots, Monsieur Théodore pâlit, entra presque en chancelant dans l'étude de son père, qui, surpris de le voir si matin, lui demanda ce qui l'amenait? Ce peu de mots remit mon jeune maître, qui eut l'adresse de s'emparer du journal; il partagea le déjeûner de son père qui ne se douta de rien. 'Envoie-moi,' dit-il à son fils, 'envoie-moi tes enfants, ils font maintenant toute ma consolation.' Depuis quelque temps il parlait peu de sa fille; quelquefois il regardait attentivement ce tableau; ses yeux se remplissaient de larmes; il poussait un profond soupir et disait: 'Qui m'aurait dit qu'un jour cette belle et intéressante créature me donnerait tant de chagrin. Mon Dieu!' ajoutait-il, 'je vous remercie, vous avez épargné cette douleur à sa mère; elle n'eut pu la supporter.' Monsieur Théodore sortit enfin du cabinet de son père, et me dit: 'Ma pauvre Marianne, le plus affreux malheur vient de nous arriver; il aurait donné le coup de mort à mon père s'il eût lu l'article qui annonce que le mari de ma sœur, après avoir tué

un homme de condition dans une querelle, a mis fin à son existence. Les détails de cette affaire sont dans le journal que je viens de soustraire aux yeux de mon père; je ne sais quel parti prendre à l'égard de ma sœur infortunée; elle est trop malheureuse pour que nous l'abandonnions.' Mais avant qu'une décision fût prise à l'égard de notre jeune dame, mon maître tomba malade, et se sentant près de sa fin, il demanda tous ses enfants, les confondit dans ses bras, puis s'adressant à sa fille, il lui demanda: 'Où est ton fils? pourquoi n'est-il pas ici? envoie le chercher, j'ai peu de temps à être avec vous.' Ce peu de mots avaient rouvert toutes les blessures de l'âme de notre jeune veuve, qui suffoquée par les sanglots, ne put articuler une seule parole. Son frère balbutia quelques mots que la faiblesse de mon maître ne lui permit pas d'entendre. Quelle scène! je ne puis vous la peindre; le malade, s'affaiblissant davantage, expira au milieu de sa famille. Voilà comment ces enfants perdirent le plus tendre des pères, et moi le meilleur des maîtres."

Ici, ma bonne Maria, cette pauvre fille fondit en larmes; et tu penses bien que si les nôtres coulèrent avec moins d'amertume, elles n'étaient pas moins sincères. Elle reprit ainsi:

“ La douleur de ma jeune maîtresse était à son comble, rien ne pouvait la calmer; elle se reprochait d’avoir avancé les jours de son père. Hélas ! ce n’était que trop vrai ; mais qui aurait osé le lui dire ? Elle était si malheureuse ! son frère se montra aussi généreux ami qu’il avait été bon fils. Il emmena sa sœur chez lui ; elle y reçut les soins les plus empressés et les plus délicats de la part de sa belle sœur, qui a pour maxime que le malheur est toujours respectable quelle qu’en soit la cause.

“ Je me rappelle,” dit encore Marianne, “ que lorsque Madame Théodore venait voir Monsieur Z. et qu’elle lui parlait de sa belle-sœur, il entrait en colère et était tenté de la renvoyer. Elle reprenait avec beaucoup de douceur : ‘ Mon père, elle est bien malheureuse !’ Alors mon maître la regardait un moment en silence, puis il changeait de conversation. Enfin, quelque temps après la mort de mon bienfaiteur, Monsieur Théodore vint prendre possession du mobilier de son père, et augmenta beaucoup ce que mon bon maître m’a laissé. Ces livres ne me sont d’aucune utilité, mais comme ils étaient compris dans le legs, Monsieur Théodore a voulu qu’ils ornassent mon petit réduit.”

Je suis sûre, chère Maria, que tes larmes ont coulé

plus d'une fois en lisant ceci. Ainsi pense à ce que nous avons dû faire en voyant cette fidèle domestique en verser de si amères.

"Cette petite pièce," reprit encore cette fille, "m'amène souvent la visite de ma jeune maîtresse et de ses deux neveux dont elle prend le plus grand soin. Lorsqu'elle est ici, elle s'assied en face du portrait de son père. Puis elle me demande, si dans le ciel il oublie les chagrins qu'elle lui a causés. 'Il les a oubliés, Madame, avant que d'y monter; soyez sûre qu'il a obtenu de Dieu votre pardon.' 'Jamais,' me répond-elle, 'jamais une fille désobéissante ne peut être assez punie; je n'ai pas souffert le quart de ce que j'ai fait souffrir à mon malheureux père. L'enfant rebelle est condamné à vivre malheureux; le remords de ses fautes le poursuit partout.' 'Que dites-vous? Madame votre mère, ma digne maîtresse, m'a souvent parlé de la justice de Dieu, mais aussi elle m'a fait connaître sa miséricorde. Ainsi il vous a déjà manifesté sa grace, puisqu'il vous fait comprendre vos torts. Votre père, en vous donnant sa bénédiction, n'a-t-il pas attiré celle du ciel sur vous en particulier.' Elle me dit quelquefois: 'Si ma mére eût vécu!' Puis elle s'arrête et pleure avec une amertume qui me fend le cœur. Elle reprend

ensuite : 'Je cause de la peine à tous ceux qui me connaissent. Je voudrais me retirer dans quelque lieu caché au reste du monde, mais mon frère est si bon, il en serait offensé, après tant de bontés de la part de ma belle sœur ; il ne faut pas être ingrate deux fois."

Voilà, ma bien chère Maria, ma narration finie, à l'exception de quelques épisodes qu'y joignit cette estimable domestique, et dont je te fais grâce. Combien, bonne amie, la justice de Dieu se manifeste clairement ici. "Vois," dis-je à Henriette, "où conduit l'esprit léger et indiscret d'une jeune personne qui ne veut point écouter le langage de la sagesse et de la raison. Que celles qui oublient inconsidérément le respect et l'obéissance qu'elles doivent aux auteurs de leurs jours, pour s'abandonner à la légèreté de leur caractère, apprennent par cette histoire, que de semblables malheurs sont suspendus sur leur tête."

Tu vas dire, mon amie, que ceci est trop fort pour Henriette ; cela est vrai, et à Dieu ne plaise que je redoute un pareil écart de la part de ma sœur.

Adieu, bien aimable Maria ; il est tard, bien tard je crois ; il faut que je te quitte, mais en t'aimant toujours de tout mon cœur.

GABRIELLE.

MARIA A GABRIELLE.

7 Juillet.

Je me trouve si satisfaite lorsque j'ai lu une de tes lettres, que je voudrais les voir se succéder sans interruption. Je souris, je m'attendris, quelquefois je pleure, puis je dis : " Que mes jeunes amies sont heureuses ! cela adoucit mes peines"....Mes ennuis ne font que s'accroître ; je ne sais trop comment cela se terminera ; mais le dégoût a entièrement gagné mon cœur ; mon esprit tombe dans le découragement ; il me faudrait ton esprit religieux pour soutenir tant de rigueurs.

Je goûte ta morale, je l'admire, je la trouve juste ; et je pense, comme toi, que tes inductions ne peuvent s'appliquer entièrement à Henriette. Je crois que sa légèreté vient de ce qu'on a négligé dans sa pension de réprimer ses caprices journaliers. Elle a trop bon cœur, et trop d'esprit pour ne pas se corriger ; elle a même plus de jugement que tu ne lui en accordes. Ainsi, moins de rigueur, ma Gabrielle, pour ce qui n'est que vivacité et jeunesse. Donne à ta sœur les moyens de cultiver son esprit, au lieu de la repousser. C'est

lorsqu'elle est rebutée qu'elle s'étourdit par des plaisanteries qui l'amusent, et dont elle ne connaît pas l'inconvenance. Je t'assure qu'elle ne demande qu'à être encouragée à propos, flattée même quelquefois; car, quand on n'abuse pas de la flatterie, elle devient utile. Avec le temps tu lui inspireras plus de confiance; et une fois arrivée à ce point, tu es sûre de tout obtenir, et de la rendre bien chère à ceux qui l'entourent. Elle t'aime bien tendrement, j'en suis convaincue, mais elle reçoit quelquefois une reprimande trop sévère, quand ce qu'elle dit ne mérite qu'une simple observation.

Je vais maintenant te raconter ma visite à la Baronne de Harcourt. La jeune Comtesse sa fille, et Nina son amie étaient au château. Ces dames vinrent me recevoir au bas de l'escalier. Nina était vêtue d'une longue robe rose tendre; sa taille souple et élancée, son pied éfilé et léger, ses cheveux ondoyants qui laissaient voir un cou de cygne, faisaient de toute sa personne une ravissante beauté, que rehaussait encore la suave mélancolie de ses grands yeux bleus et de son sourire.

Quant à la Comtesse, c'est une femme petite, pas fort jolie, mais très gracieuse. On se sent porté vers elle par un charme irrésistible. En ce moment

même en la voyant si affligée de la mort récente de son mari, en contemplant son deuil austère, on ne peut qu'éprouver du respect et de la sympathie pour elle. La Baronne me conduisit elle-même à mon appartement. Un nuage de tristesse qui était répandu sur son front et sur ses yeux abattus, laissait voir une douleur à laquelle manquaient sans doute des consolations. Comme personne n'échappe à l'influence de ce silence profond et particulier qui entoure les grandes infortunes; nos occupations ainsi que nos distractions furent calmes.

La veille de mon départ, ces dames me conduisirent au temple; c'est ainsi qu'on appelle une espèce de tourelle située sur une petite colline. On y monte par un chemin sinueux et se repliant sur lui-même. Du sommet la vue est ravissante, les regards plongent sur un chaos d'arbres qui éclairés des rayons du soleil forment un contraste admirable avec l'azur du firmament. Le jour était serein; et cependant je ne pouvais me défendre d'un certain serrement de cœur, en pensant que c'est la nuit qui règne dans l'immensité des cieux, et que nous ne devons la clarté momentanée dont nous jouissons qu'à la proximité d'une étoile radieuse. Le temple n'a rien de remarquable: sa toiture détache dans les airs un cône ardoisé sur-

monté d'une girouette dont le massif pourrait résister au souffle des quatre points cardinaux. Les vieux murs de cette tourelle sont sillonnés de vastes lézardes, qui servent quelquefois d'asile aux pigeons sauvages. Au-delà du gouffre de feuillage, à droite, apparaît un vaste cirque de collines, du milieu desquelles s'élève un beau moulin. A gauche, et sur des croupes boisées, on découvre plusieurs hameaux; plus loin se détache dans la brume un clocher qui révèle d'autres hameaux cachés dans les plis de la vallée comme dans une robe de velour vert; plus près de nous s'étendaient des prairies où paissaient des troupeaux, et qui étaient arrosées d'une belle rivière. Nous étions assises et nous gardions un silence plein d'extase. Nina fut la première à rompre cette délicieuse contemplation. "Que cette journée est belle!" dit-elle; "la nature sourit parée de sa robe de verdure et de fleurs....tout renaît chaque année, animé d'une nouvelle vie, beau d'une nouvelle jeunesse." "Et nous," interrompit la jeune Comtesse, "nous vieillissons dans les chagrins, nous vivons et mourons sans jamais renaître." Elle allait continuer, lorsqu'un domestique vint nous avertir que la Baronne nous attendait, et qu'on allait servir le dîner. Nous nous hatâmes de rentrer au château.

La Comtesse passa dans son appartement, et la Baronne l'y suivit. Restée seule avec Nina, je hasardai une question sur la tristesse toujours croissante de la Baronne.

"Ce ne sont plus ses peines qui assombrissent ses traits," me répondit-elle, "mais ce sont celles de sa fille qui se refuse à toute distraction et qui n'aime que les lieux qui nourrissent sa douleur. Elle est semblable à un naufragé que les flots ont jeté à demi mort sur une plage déserte, et où, s'il ouvre un regard incertain, il ne voit de toutes parts qu'un vaste tombeau!" Après le dîner, nous trouvant de nouveau seules, nous reprîmes notre entretien; ce qui donna l'occasion à Nina de me raconter l'anecdote suivante touchant le Baron.

"Le Baron d'Harcourt étant un jour à la chasse, aperçut un pauvre vieillard accablé de fatigue et plongé dans la plus profonde tristesse. Il dirigea son cheval du côté où était ce malheureux, et lui dit: 'Bon vieillard, quelle est la cause de l'affliction que je vois peinte sur votre physionomie?' 'Oh ne me demandez pas le sujet de mes peines,' répondit le vieillard, 'leur récit, sans exciter votre compassion, ne feraient que rendre mes chagrins plus vifs.' 'Je puis vous être plus utile que vous ne pensez; de

grâce, dites-moi la cause de votre douleur." "Je vais le faire pour vous obéir," et poussant un profond soupir, il commença ainsi : "Je possédais quelques champs, une maison et un jardin, biens que j'avais acquis par mon travail. Mon fils cultivait la terre, et je recueillais le fruit de ses travaux, heureux au sein du repos, rendant grace à la providence, et bénissant notre bon seigneur qui nous laissait vivre en paix dans notre maisonnette. Cette paix si douce ne fut pas de longue durée ; ah ! qui aurait pu croire qu'on viendrait me ravir mon bonheur ! Le régisseur du château reçut ordre de faire bâtir une jolie maison de repos pour les chasseurs. Le Baron pensant que mon habitation conviendrait à cet effet, et ne se souciant nullement de la misère à laquelle il allait réduire un pauvre vieillard, me chassa de ma demeure et la fit convertir en un lieu où toutes les délices de la nature et de l'art sont réunies. Ce ne fut pas tout ; il eut encore la cruauté de m'enlever mon fils, mon seul soutien.' Le Baron, sensiblement touché de la position de cet infortuné, et indigné qu'on eut en son nom commis des actions aussi injustes, faillit éclater ; mais trop ému pour articuler un mot, il fit signe au vieillard de le suivre. Ce dernier voyant que le

seigneur prenait le chemin qui conduisait au château s'écria, 'Oh! mon bon Monsieur, je n'ai aucun espoir d'obtenir justice; il vaut mieux me laisser périr de misère que de m'exposer de nouveau à la cruauté d'une homme inexorable.'

Le Baron.—Le seigneur est bon, n'est-ce pas?

Le Vieillard.—Je le crois, mais son régisseur lui fait croire ce qu'il veut, et je ne pourrai parvenir jusqu'à lui.

Le Baron.—Je lui parlerai, il vous fera secourir j'en suis sûr; de grâce venez au château, je veux voir l'homme barbare qui vous a outragé.

Le Vieillard. — Je le ferai puisque vous le voulez, mais je ne puis aller aussi vîte que votre cheval.

Le Baron, (*sautant à bas de son cheval.*) — Hé bien, montez-le; je suis jeune, je vous suivrai à pied.

Le Vieillard.—Oh, pour cela, non; vous n'êtes pas habitué à marcher, et je ne puis vous voir aller à pied.

Le Baron. — Hé bien, montez en croupe, et partons.

" Le vieillard voulut encore résister; mais enfin il céda.

"A l'entrée de la cour du château, les gens du Baron vinrent à sa rencontre; mais quel était cet homme mal vêtu auquel le Baron témoignait de tels égards? Leur étonnement fut plus grand encore quand le Baron ordonna que l'on conduisît le vieillard dans la salle où le régisseur attendait son maître. La surprise, le saisissement que le vieillard éprouva en se voyant en face de son oppresseur ne saurait se décrire. Le premier regard que lui jeta le méchant régisseur fut de surprise, auquel succéda un mouvement d'impatience et de colère. Il allait accabler d'outrages sa victime, lorsque le Baron parut. A sa vue le régisseur resta pétrifié. Il ne peut faire un pas, ni adresser un seul mot au Baron. L'espérance et la confiance renaissent dans l'âme du vieillard: il ne peut plus douter qu'il ne soit devant son seigneur. Le régisseur essaya enfin de faire quelques pas vers la porte. 'Arrête,' lui dit le Baron, d'un ton qui décélait son indignation et son courroux. Le coupable baissa les yeux, il était anéanti. Le Baron fit assembler les gens de la maison et leur apprit l'action infâme commise en son nom, par l'homme à qui il avait donné sa confiance. Il lui ordonna d'amener lui-même le jeune paysan dans les bras de son vieux père, et de rendre

à ces infortunés le double de la valeur de ce qui leur avait été enlevé ; et il chassa honteusement le régisseur.

" Le vieillard et son fils se jetèrent aux pieds de leur seigneur et implorèrent le pardon du régisseur. Le Baron fut inexorable, il ne pardonne que les torts faits à sa personne. L'assemblée applaudit à la justice du seigneur et à la disgrace du régisseur. Le vieillard et son fils furent, à la grande satisfaction de tout le monde, conduits dans une petite maison qui venait de leur être accordée."

Nous attendons tous les jours des nouvelles d'Emilie ; si elle a écrit à ta maman, mande-le moi, je trouve le temps long lorsque je n'entends pas parler de cette aimable enfant.

Tout à toi,

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

11 Juillet.

J'espère, ma chère amie, que Gabrielle t'a raconté l'histoire de cette prétendue héroïne, et je ne doute pas qu'elle n'ait passé la nuit à méditer et à réfléchir sur les événements de la vie ; à en tirer des consé-

quences plus ou moins évangéliques. Je crois qu'elle a appris toutes les sentences des Saints Pères.

Ecris-moi, mon amie, et un peu gaîment, car toutes ces histoires qui m'amènent tant de sermons, me font mourir à petit-feu !

J'aime mieux te dire que j'ai fait des promenades à cheval, qui m'ont beaucoup amusée. La dernière fois j'étais seule, accompagnée de mon domestique, et je parcourais la campagne à ma volonté. Elle est belle et riante ; je me dirigeai du côté des moissonneurs, qui trouvent le blé très beau cette année. Ce lieu est plus riche que gai ; lorsque les gerbes seront enlevées, que sera-ce donc ? L'œil ne se reposera plus que sur le chaume jauni et desséché par l'ardeur du soleil, et deviendra poussière comme la terre que l'homme foule aux pieds, après lui avoir ravi ses trésors nourrissants. Bientôt ce terrain, naguère si fertile, ressemblera à un chemin battu où tout être a droit de passer. En m'abandonnant à mes réflexions, je m'éloignai trop du château, et je fus obligée de presser mon cheval pour arriver avant le dîner. Je portais à la main un nid d'oiseaux que j'avais enlevés à de petits maraudeurs, et ainsi délivrés du martyre et de la mort.

J'entrai donc gaîment dans la salle-à-manger.

Mais à peine Gabrielle eut-elle aperçu ce qui causait ma gaîté qu'elle fit une sortie contre moi où la morale était mêlée à la raillerie. Je l'écoutai d'abord, pour savoir où elle en voulait venir ; mais lorsque je vis que le tout allait finir par un sermon, je lui tournai le dos. Je ne sais pas pourquoi elle n'est pas abbesse de quelque couvent : cela ferait bien son affaire. Comme tu nous as souvent parlé d'une visite que tu fis, lorsque tu étais en France, à ta sœur-de-lait et à la Comtesse de Mircourt, je désire beaucoup que tu nous en envoies un récit complet ; ainsi fais bien attention de n'oublier aucune circonstance, et tu obligeras ton affectionnée

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

14 Juillet.

Ma chère Henriette, il ne faut pas t'irriter ainsi contre ta sœur : tu prends pour raillerie une plaisanterie qui, j'en suis sûre, n'avait rien d'offensant ; et pour cela, tu boudes, tu es maussade, tu chagrines ta mère, dont l'extrême tendresse n'est point aveugle, et qui, par des conseils pleins de douceur et de

bonté, cherche à adoucir l'amertume dont ton cœur, facile à s'aigrir, est souvent rempli. Si tu pensais un moment à la peine que tu lui causes, tu ne t'abandonnerais pas si facilement à ta mauvaise humeur. Du reste, il me semble que de ton côté tu devrais chercher à réprimer ta trop grande disposition à ridiculiser tout ce que tu vois et entends. Tu crois faire de jolies plaisanteries, et tu prends souvent pour objets de comparaison, des choses dont on ne devrait parler qu'avec respect et retenue.

Si tu continues à te conduire de cette manière, tu donneras de ton caractère une idée peu flatteuse; car quelle excuse pourrais-tu trouver pour te justifier? D'ailleurs, le public juge toujours sur les faits, parce que cela le frappe; et quand il se prononce, il revient rarement de son opinion, quelque grossière et absurde que soit son erreur.

On ne peut jamais trop s'observer lorsque l'on fait son entrée dans le monde. La première impression que l'on produit est ineffaçable, et bien souvent fixe l'opinion sur nous pour notre vie. Profite donc, Henriette, de ton séjour à la campagne, pour te préparer à ce premier pas. Qui peut mieux que toi le faire avec assurance? Si tu voulais écouter ta sœur avec plus de tranquillité, consulter ta mère,

et mettre à profit les conseils pleins de sagesse et de bonté qu'elle voudra bien te donner, je t'assure, mon Henriette, que tu arriverais bientôt au moment où ta famille se féliciterait de te posséder, et se dirait que tu fais son bonheur et sa consolation.

Je vais maintenant satisfaire à ta demande, quoique le récit, que tu désires, doive me reporter à une époque où j'étais comme tu sais, la proie d'une profonde tristesse, et que le souvenir de la cause qui l'avait fait naître me soit encore amer.

La Comtesse de Mircourt, qui était très liée avec ma mère, ayant appris que j'étais depuis quelques mois chez une de mes parentes, m'écrivit, et me témoigna le désir de m'avoir quelque temps auprès d'elle. J'acceptai cette invitation d'autant plus volontier qu'elle me donnerait l'occasion de faire une visite à Marguerite, ma sœur-de-lait, dont la demeure est près de la route par où je devais passer. Je partis donc, et je fus d'abord conduite au château de Raincy. Ce manoir était alors devenu aussi triste que le sont les grèves immenses qui ont été abandonnées par les flots. Mais il n'avait pas toujours été ainsi. Il n'y avait même pas long-temps qu'un Comte y avait fait son séjour, et que des fêtes merveilleuses y avait attiré les dames

nobles des alentours, et que de joyeux accords avaient ébranlé ses vitraux.

Lorsque j'y arrivai, c'était tout simplement un fermier, devenu propriétaire, qui l'habitait. Ainsi ce n'était plus une grande héritière en vêtement somptueux qui chantait près de la croisée. C'était seulement la bonne Marguerite dont la sagesse faisait la principale parure.

A peine avais-je franchi ce portail gothique et mis pied à terre que Marguerite qui m'avait aperçue de la croisée, vint se jeter dans mes bras, et me conduisit dans le plus bel appartement. Elle courut me chercher tout ce qu'il y avait de meilleur au château. Mais ne désirant rien prendre: "Ma bonne Marguerite," lui dis-je, "tout ce que je désire à présent c'est de me promener seule, toute seule dans le jardin; car mon pauvre cœur est bien malade. Tu n'as pas besoin que je te dise ce qui l'afflige, tu le sais déjà depuis quelque temps. Le regard de Marguerite était plein d'émotion; elle me prit la main et m'embrassa de nouveau; puis elle m'ouvrit la porte du jardin et la ferma en se retirant. Quand j'eus fait quelques pas dans les allées sablonneuses, j'examinai involontairement ce lieu si connu; et je retrouvai partout les objets tels qu'ils avaient

charmé mes regards. Je m'acheminai vers l'enclos par une allée bordée d'orangers en pleine fleuraison ; chaque arbre, chaque plante me rappelait le passé. Je m'assis sous un berceau de charmille, pour me livrer quelques instants à mes réflexions. Mais les souvenirs qui vinrent assaillir mon esprit n'étaient plus pour moi qu'une jonchée de fleurs fanées, ou des plantes étiolées. Je fus tirée de ma rêverie par le bruit sourd de quelques voix basses et de pas furtifs et précipités. Un mouvement instinctif me fit franchir le petit fossé qui me séparait du bruissement qui frappait mon oreille.

Le disque de la lune répandait déjà ses rayons, et chaque buisson projetait des ombres fantastiques. Le bruit avait cessé; mais j'aperçus les ombres d'un pin se mouvoir en divers sens, et les branches fortement agitées ; au même instant deux tourterelles s'échappèrent du vieux pin. Je ne doutai pas que de méchants enfants ne fussent venus troubler le repos de ces innocents habitants des forêts. Effectivement deux petits maraudeurs, l'un monté sur les épaules de l'autre s'emparait d'un nid de tourterelles, tandis que le père et la mère voltigeaient autour de l'arbre, battant des ailes, et poussant des cris plaintifs qui ne rendaient que plus actifs les impitoyables

ravisseurs. Le dénicheur descendit de l'arbre tout joyeux et montrant sa proie. " Cruel maraudeur," lui demandai-je, " pourquoi viens-tu porter le trouble au milieu des forêts ? Qui t'a permis de désunir ceux que la nature a faits pour s'aimer ? Eh, que dirais-tu si l'on te ravissait ton père et ta mère ? laisse le repos à ceux qui ne te demandent pas autre chose." " Mademoiselle," me dit l'espiègle, " voulez-vous me les acheter ?" " Je te les paierai," lui répliquai-je, " si tu veux les remettre dans leur nid." " Est-ce là tout ce que vous désirez ? je vais vous satisfaire," puis se tournant vers son compagnon : " tiens-les un moment," lui dit-il, et croyant que je ne pouvais l'entendre, "j'aime mieux cela," murmura-t-il, "je viendrai les chercher plus tard." O enfance, pensai-je, tu devrais n'avoir que des sentiments de bonté, et tu renfermes souvent des instincts plus perfides que ceux de l'homme pervers ; dans l'étroite sphère de ton pouvoir tu déploies la même ruse, et tu te montres aussi indifférent aux maux que ta cruauté cause.

" Etre malfaisant," m'écriai-je, " donne-moi les tourtereaux et prends cette pièce de monnaie." J'emportai les deux orphelins ; je les mis dans une cage d'osier et je revins le lendemain vers l'aube du jour avec un domestique, qui à l'aide d'une échelle plaça

la cage au sommet d'un arbre dépouillé de branches. Leurs parents vinrent bientôt à l'entour, et leur apportaient la nourriture habituelle. Perchés sur un tilleul voisin, ils les appelaient par de longs roucoulements, "Venez," semblaient-ils leur dire, "venez, ô notre unique regret! déployez vos ailes! nos ennemis ne savent que donner la mort, la joie et l'indépendance ne fleurissent qu'à l'ombre des bois."

Les jeunes oiseaux comprenaient ce langage, mais les barreaux plus puissants que leur volonté ne leur permettaient point de fuir vers le couple désolé; ils restaient enfermés dans leur prison diaphane. Lorsque le père et la mère virent que leurs efforts étaient inutiles, le découragement s'empara d'eux, et ils cessèrent de visiter ceux qui leur devaient la vie. Les pauvres abandonnés se tournaient du côté des pins, et n'entendaient plus la voix si chère à leurs oreilles. J'en fus attristée et pour eux et pour moi. J'avais vu les hirondelles sacrifier leur existence à leur petits, je les avais vues rester pour mourir avec eux, si au temps du départ ils n'avaient pas la force de les suivre. J'aimais, j'admirais ce dévouement que je croyais universel parmi les oiseaux. Maintenant mon illusion se dissipait, et je m'en sentais

attristée. " Vous voilà donc seuls aussi," leur dis-je, en leur offrant des graines de millet; " vous allez connaître à votre tour la douleur, la douleur de la fuite de ceux que l'on chérit." Je restai deux jours avec Marguerite, puis je l'embrassai tendrement et repris le chemin qui conduit au château de la Comtesse de Mircourt, à travers des bois presque sans feuilles et des terres incultes.

J'emportai avec moi les deux colombes tout affligées de leur solitude; et lorsque j'eus atteint la demeure de mon amie, je les plaçai dans ma chambre à côté de ma fenêtre qui donnait sur la mer. Je voyais pour la première fois l'océan, dont les vagues terribles se jouent des efforts des hommes, et qui devaient bientôt me pousser vers une contrée étrangère, et me séparer peut-être pour long-temps de ma patrie bien-aimée. Ces jeunes colombes ne comprenaient pas les menaces de ces flots mugissants; et comme je désirais les apprivoiser, je les laissai sortir de leur cage et voler dans la chambre.

Peu-à-peu elles s'habituèrent à moi, et elles se posèrent sur mes genoux, sur mes mains, sur mes épaules. Elles me paraissaient charmantes lorsqu'elles me regardaient avec une expression enfantine. J'oubliais quelquefois auprès de ces douces

créatures, que la Comtesse m'attendait. Sa société m'était cependant bien agréable ; j'éprouvais près d'elle un grand soulagement à mes peines ; car elle adoucissait par des conseils plein d'amitié l'irritation de mon esprit et ranimait mon courage. Sa conversation était entraînante, et ses affections douces et tendres. Je lui eusse consacré ma vie entière, si elle eut pu me retenir auprès d'elle. Il faut avoir connu l'excès du malheur de la douleur, même de la douleur physique, pour bien comprendre à quel point, dans ces fatals moments de la vie, la parole consolante d'une amie retentit jusqu'au fond de l'âme. Elle est bien loin de moi cette bien bonne amie, je ne la reverrai plus.

Je reviens, ma chère Henriette, à mes oiseaux ; pardonne-moi ces petites digressions. Je les nourrissais donc, comme je te l'ai dit, depuis un mois, lorsque un matin je les vis se complaire ensemble plus qu'à l'ordinaire. Dès lors ils eurent l'air si heureux que je me sentis envier leur félicité. Chaque matin je leur trouvais des grâces nouvelles, leur plumage d'abord obscur, avait pris une teinte délicate ; leurs ailes devenaient plus lisses, leurs robes plus fournies, et un collier sombre achevait leur parure. Mais, hélas ! je les aimais trop pour qu'ils

pussent vivre ; c'est presque toujours dans nos affections les plus chères, que nous sommes frappés !

Un jour, m'étant levée de bonne heure, j'avais répandu des graines de chenevis sur le parquet. Je suivais des yeux tous leurs mouvements ; je me faisais un plaisir de les voir prendre leur nourriture et heurter du bec contre terre. Tout-à-coup, j'aperçus au loin, sur la route, des voitures de toutes les grandeurs, de toutes les formes. Les unes semblaient voler comme le vent, tandis que d'autres roulaient avec lenteur, comme pour prolonger l'agrément du voyage. Le bruit, le mouvement des voitures et la joie que faisaient éclater ceux qui y étaient conduits au but de leurs désirs m'attirèrent hors de l'appartement, et me firent, pour un instant, oublier mes tourterelles chéries. Je rentrai chez moi l'esprit plein de ce spectacle agréable ; et mon pied se posa sur le mâle, qui était blotti près de la porte. Il goûtait un doux repos, et ne croyait pas sa fin si prochaine. Il ne mourut pas sur-le-champ, l'infortuné ! il poussa un petit cri plaintif, se traîna vers sa compagne, et tomba sans force avant de l'atteindre. Je ne saurais exprimer l'affreuse douleur que j'en ressentis. Je le pris dans ma main et le regardai attentivement. J'eusse donné

beaucoup pour le rendre à la vie. Ses ailes s'agitaient d'une manière convulsive. Il tournait vers moi des yeux pleins de tristesse et de reproche ; il semblait me dire qu'il mourait par ma faute. La pauvre victime agonisait ; enfin il ouvrit ses mandibules à plusieurs reprises, et ses yeux se fermèrent : il avait cessé de vivre. Je m'assis dans l'ombre tout inondée de pleurs. La colombe, perchée loin de moi, regardait mes larmes avec surprise ; je fis enlever ces restes inanimés ; et je m'approchai de la veuve avec un sentiment d'incroyable tristesse.

Ce soir-là ma colombe refusa de prendre sa pâture : elle était muette, sauvage et désespérée ; elle fuyait mon approche et mes caresses ; ses regards inquiets parcouraient de temps en temps toute la chambre ; mais sans y trouver son bien-aimé, avec qui elle avait folâtré tant de fois ! Ce lieu n'était plus pour elle qu'une triste solitude. Hélas ! les jeux ne pouvaient plus renaître, et le chagrin devenait son seul compagnon. Le lendemain, quand j'ouvris la croisée, selon mon habitude, elle me regarda fort attentivement ; puis, elle prit son vol et s'alla percher sur une grange voisine. Je regrettai mon imprudence, sans néanmoins pouvoir me blâmer. J'avais depuis long-temps ouvert tous les jours la fenêtre ; et ni

l'un ni l'autre n'avait jamais essayé de s'enfuir ; pourtant, lorsque je la vis dehors, mon affliction redoubla, et le souvenir du malheur que j'avais causé involontairement me donna presque du remords. "Que va-t-elle devenir ?" me disais-je. "Nourrie par moi jusqu'à cette heure, elle n'a point l'habitude de chercher des aliments. Ces campagnes, battues des vents de mer, lui offrent à peine un abri ; un oiseau de proie viendra fondre sur elle, et sa destinée sera plus triste que celle de son frère." Je résolus donc de mettre tout en œuvre pour la sauver. Je pris du pain et du mil ; puis je descendis dans la cour ; je les posais sur une large pierre, espérant que le besoin l'y ferait venir, et que je pourrais la prendre. Mais elle demeura sur le lieu où elle était, le cou rentré dans ses plumes. Bien loin de voler vers la nourriture, elle semblait ne pas remarquer ma présence ; elle était sombre, immobile et muette. J'allai chercher le petit pâtre qui soigne les bestiaux, et je lui dis de monter sur le chaume. Vains efforts! elle déjoua mes intentions en abandonnant la grange pour l'étable, où elle reprit son attitude morne et désolée. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me retirer dans ma chambre ; là sans cesse aux aguets, j'épiai tous ses mouvements. Un colombier

dominait l'étable, et les pigeons piaffaient avec orgueil sur le toit de cette dernière; on eut dit de riches bourgeois visitant leur domaine. L'œil bordé de rouge, la tête en arrière, ils exprimaient le contentement de soi-même et l'indifférence pour les autres. Comme ils se rengorgeaient! comme ils s'étalaient au soleil! L'eau, la terre et le firmament paraissaient créés à leur intention. Ils aperçurent bientôt ma colombe souffrante, logée au sommet de leur chaume. Cette violation des droits territoriaux excita leur fureur; cinq ou six d'entr'eux s'avançèrent pour l'expulser. Ils mirent sans peine leur dessein à exécution. La malheureuse ne devinant pas leur intention, les attendait tranquillement; ils la frappèrent tous ensemble, lui arrachèrent maintes plumes, et la contraignirent de s'éloigner. Elle revint sur la grange sans avoir poussé le moindre cri. Les pigeons triomphans célébrèrent leur victoire; ainsi les faibles ne doivent attendre aucun repos sur la terre. La colombe fut poursuivie jusque dans cet espace neutre. Elle fuyait devant leurs coups, puis restait immobile comme précédemment. C'est ainsi qu'elle passa la journée. Le soir, la nature sembla triompher de ses répugnances: elle descendit dans la cour pour chercher des aliments. Les pigeons ayant

dévoré tout ce qui lui avait été destiné, elle fut réduite à manger des grains d'avoine. Aussitôt après elle se percha de nouveau sur la grange, attendant la nuit. Le lendemain, lorsque je m'éveillai, je l'aperçus au bord de la fenêtre! j'en ressentis un vif plaisir; je me levai pour la prendre; mais la sauvage s'enfuit encore. Je demeurai stupéfaite. Les scènes de la veille se renouvelèrent pendant trois jours. Jusqu'alors les nuits avaient été sereines; mais à la fin du quatrième jour d'épaisses nuées voilèrent le ciel: leurs flancs obscurs recélaient une tempête. La foudre éclatait au milieu des éclairs, et mille formes singulières se dessinaient dans les nuages. Quelques périls que je courusse, je tenais ma fenêtre ouverte, espérant que l'infortunée viendrait se réfugier dans ma chambre. La pluie tombait par torrents et obscurcissait tellement l'espace qui me séparait de la tourterelle, que je ne vis pas le coup de vent qui l'emporta et lui donna inévitablement la mort. Peu-à-peu l'orage se calma, et le ciel redevint d'un bleu d'azur. La mer présentait une surface argentée, balancée mollement par une houle légère. Je respirais avec plaisir les brises fraîches de ce majestueux océan, qui a inspiré de si belles strophes à Lamartine, et qui offre à l'âme sensible à la poésie une

source d'inspirations et de pures jouissances. La mer est, ici-bas, ce qui donne au plus haut degré l'idée de l'immensité. Heureuse l'âme à qui il est permis de s'entretenir avec les vagues de la mer, et d'en interpréter l'harmonie. J'allais, ma chère Henriette, me perdre en sondant les profondeurs de cet abîme sans fond, si pour la troisième fois je n'étais avertie que l'on m'attend au salon.

Adieu, ta dévouée amie,

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

20 Juillet.

Nous avons reçu des nouvelles d'Emilie ; elle est toujours ravie de son séjour à la campagne ; notre bon papa en est fou ; et bonne maman cède à ses moindres caprices, et la gâte de manière à inquiéter notre mère pour l'avenir. Elle craint que le bonheur de son Emilie ne soit compromis ; elle s'afflige d'avance de ce qu'il pourra résulter d'un système d'éducation où l'enfance est presque abandonnée à

elle-même, sans autre guide que son esprit et son cœur.

Je ne sais, chère Maria, ce que tu as pu écrire à Henriette; mais elle m'a paru très préoccupée. Elle s'est long-temps entretenue avec maman, qui était fort attendrie. Henriette a versé quelques larmes qu'elle semblait vouloir me cacher. Tu vois que peu de choses m'échappent; mais respectant le mystère dont on voulait s'entourer, je n'ai pas prêté l'oreille. Lorsque maman s'est levée, j'ai entendu qu'elle disait à ma sœur en l'embrassant: "Je suis mille fois plus heureuse de voir mon Henriette comprendre ses torts et reconnaître ses fautes, que si elle n'en avait jamais commises, parce que je crois impossible qu'un enfant soit sans défauts."

Notre vie est bien uniforme depuis quelque temps, comme tu vois; nous n'avons reçu personne ce mois-ci, excepté les dames K. qui viennent en voisines.

J'ai toujours la même opinion du caractère de ces dames; maman estime et considère toujours davantage Madame K., qui gagne beaucoup à être connue. J'ai ouï-dire que l'aînée de ses filles est fiancée, je ne sais si l'époque du mariage est fixée.

Nous devons aller dans quelques jours passer la journée chez ces dames. Henriette s'en fait une

grande fête, parce qu'on lui a annoncé une nouvelle connaissance, c'est-à-dire, qu'une parente de Madame K. l'a priée de recevoir une de ces filles pendant quelques mois.

Les dépenses excessives et extravagantes que cette jeune personne a faites pour sa toilette et ses plaisirs, tandis que sa mère était absente, ont obligé cette dernière à la priver de sa pension pendant une année qu'elle doit passer à la campagne. Là, elle ne verra que peu de monde. Henriette, comme tu peux le penser, trouvera cela trop sévère ; et cette demoiselle va devenir son amie, précisément parce qu'elle est malheureuse. Maintenant, je ne pourrai la blâmer: je prends toujours part à la peine d'autrui, quelle qu'en soit la cause ; et notre devoir sera de consoler la jeune parente de Madame K. si nous le pouvons.

Je te recommande toujours de m'écrire le plus souvent qu'il te sera possible.

Reçois la nouvelle assurance de la plus tendre affection de ton amie

GABRIELLE.

HENRIETTE A MARIA.

25 Juillet.

Non, trop chère amie, je ne suis point fâchée contre toi, au contraire, je t'aime plus que jamais. J'ai trouvé dans le sein de ma mère de bien douces consolations; je lui ai ouvert mon cœur; je lui ai confié mes peines; et, auprès d'elle, j'ai pris de fermes résolutions, afin de ne plus recevoir tes reproches. Je lirai souvent ta lettre, et je ferai mes efforts pour réussir à me corriger, de sorte que tu ne pourras plus accuser ma volonté. On dit que l'intention est tout, n'est-ce pas? eh bien, je n'ai jamais celle de blesser personne, et encore moins d'être désagréable à maman.

Nous serions bien heureuses, si nous pouvions t'avoir avec nous aux vacances prochaines; car nous ne serons plus à la campagne, et cela ferait un petit changement pour toi. Je pense bien souvent à ta situation; je la trouve si peu digne de ton mérite, que je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de la changer. Je suis quelquefois outrée contre Monsieur et Madame C.; mais comme tu le dis souvent, le peu d'éducation

qu'ils ont reçu les prive de ce savoir-vivre que l'on n'acquiert qu'au milieu de la bonne société, qu'ils n'ont sans doute jamais connue. Ainsi ce lien qui fait le charme de la vie ne peut exister dans la maison où tu es. Attendons, avec le temps nous gagnerons peut-être quelque chose; puisque si le temps dérange tout, il remédie souvent à tout.

Je ne sais, ma chère Maria, si je t'ai parlé de Mademoiselle Vernon, qui nous fait souvent l'amitié de venir nous voir. Elle se rencontre très fréquemment avec Monsieur et Madame Petry; et il s'élève entre eux des discussions qui ne nous amusent pas toujours. La dernière fut si vive, qu'elle m'est encore présente. Il était question de littérature; et les lettres de Madame de Sévigné furent mises sur le tapis.

Monsieur Petry vanta la grace, la naïveté de cet auteur, et dit que ses expressions étaient pleines de finesse et de charme, et que sans elle on n'aurait pas l'idée du style épistolaire. Madame Petry exalta sa tendresse pour sa fille, et prétendit que jamais mère ne pourrait mieux peindre l'amour maternel. Mademoiselle Vernon dit: "Je rends justice à l'esprit de Madame de Sévigné, quoique souvent satirique, et même caustique; car il lui arrivait d'attaquer avec

gaîté et sans ménagement, la réputation des dames qui pouvaient lui fournir l'occasion d'exercer sa malice. Son amour pour sa fille n'était pas aussi grand qu'elle a voulu le peindre; mais elle avait cru cette exagération nécessaire à l'effet qu'elle voulait produire, et avait ainsi voulu ajouter au brillant de son style un intérêt dont son œuvre eût été dépourvue sans cela; car cette tendre mère n'adorait sa fille que de loin." La grande facilité de s'exprimer, ainsi que la vivacité d'esprit, que possède Mademoiselle Vernon, prévalurent, mais ne convainquirent pas ses deux adversaires, qui se levèrent fort mécontents, et en souhaitant à Mademoiselle Vernon le talent de donner d'aussi beaux modèles de style que ceux que l'on conserve de cette femme remarquable. Mademoiselle Vernon, piquée de cette apostrophe, répondit que s'il lui prenait jamais la fantaisie de livrer au public des exemples de médisances, de sarcasmes, aussi inconvenants que déplacés, elle étudierait les lettres de Madame de Sévigné. Vraiment, chère Maria, j'ai cru que cela ne finirait pas. On blâma Monsieur Petry de s'être oublié de cette manière envers Mademoiselle Vernon, qui n'avait fait qu'émettre son opinion sans aucune application; cependant, elle ne fut pas approuvée en

tous points. Pour mon compte, il ne me reste de cette discussion que le plus vif désir de lire ces lettres si curieuses, mais je ne m'aviserai jamais de discuter ; je perdrais la tête dans une thèse semblable à celle que soutint Mademoiselle Vernon. Son tact à saisir tout ce que l'on dit, la finesse de ses reparties vives et adroites, prouvent plus d'esprit que de véritables connaissances. Contente des suffrages qu'elle obtient, flattée de l'encens qu'on lui prodigue, et fière de former ce que l'on appelle le noyau de la société, Mademoiselle Vernon n'approfondit rien, elle effleure tout, et prononce son jugement avec une assurance, qui n'empêche pas, à mon avis, qu'elle ne se trompe souvent. Au total, elle passera pour une femme aimable en société, précieuse dans l'intimité, et agréable à tout le monde.

Je t'annonce, chère amie, que demain maman nous donne une petite fête à l'occasion de l'anniversaire de mon jour de naissance. Quand, chère Maria, nos jours de fêtes ne se passeront-ils plus sans toi ? Notre séparation laisse dans nos cœurs une pensée qui jette toujours un nuage sur les jours les plus sereins de tes meilleures amies.

HENRIETTE.

MARIA A GABRIELLE.

30 Juillet.

Tu ne comprends pas, je le vois, combien l'intervalle que tu mets entre tes lettres me paraît long. Puisque tu ne me tiens aucun compte de mon exactitude à t'écrire, je suis portée à croire que c'est parce que mes lettres sont trop fréquentes que tu me prives de tes réponses. Est-ce que j'aurais raison ?

Henriette me parle dans sa dernière lettre, d'une demoiselle qui semble jouer un certain rôle dans la société, mais dont je ne saisis pas parfaitement le caractère, d'après la peinture que ta sœur m'en a faite. Si tu le peux, parle-m'en d'une manière plus claire. Je regrette que la discussion, qui a eu lieu chez vous, donne à Henriette l'occasion de faire choix des lettres de Madame de Sévigné. Elle a trop peu lu encore pour comprendre la manière d'écrire de cet auteur, et apprécier ce qui peut s'y trouver de bien. Le mérite de ces lettres ne peut être compris que par les personnes qui connaissent les finesses du langage de la bonne société en France ; et je crains

que cette lecture ne l'ennuie avant de l'intéresser, et qu'elle ne retombe bien vîte dans son goût pour les romans. Ne le lui reproche pas, je t'en prie, Gabrielle; elle n'est pas entièrement guérie de sa dernière secousse; et une rechute t'enlèverait peut-être ta conquête. Présente-lui la littérature sous un aspect aimable, et ne lui offre pas positivement tes livres, fais-les lui désirer en lui lisant quelques fragments de romans historiques qui se rattachent à l'histoire par les faits. Sans s'en douter elle se trouvera entraînée dans un genre de lecture qui la révolterait si on lui ordonnait de l'entreprendre. Il faut l'attirer à toi, et non la forcer de te suivre. Surtout ménage son amour-propre, et ne lui fais voir que tu remarques son changement, que lorsqu'il n'y aura plus à craindre de rechute.

Miss R. a reçu une lettre d'Emilie, qui lui dit qu'il ne lui manque que le plaisir d'embrasser sa bonne mère et ses sœurs pour n'avoir rien à désirer. Elle parle beaucoup des travaux de la campagne; elle a visité les faucheurs, ensuite les faneuses, et puis les moissonneurs. Sa grand'maman lui a fait faire un costume de paysanne; elle voudrait bien, dit-elle, se faire voir à ses amies sous cet habit villageois.

Si Gabrielle comprenait combien la vue de son écri-

ture me rend heureuse, elle ne me ravirait pas ce plaisir en laissant écouler tant de jours sans m'écrire. Lire ses lettres est un besoin que je ne puis définir ; je ne saurai lui peindre le charme que ses entretiens répandent dans mon âme.

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

3 Août.

Combien je suis désolée de t'avoir donné lieu de penser que je négligeais ma correspondance. Depuis la discussion dont Henriette t'a entretenue, maman a été sérieusement indisposée. On craignait que la fièvre, qui ne l'a pas quittée pendant plusieurs jours, ne prît un caractère de malignité ; mais les premiers accès se sont calmés, et les suites n'ont rien d'alarmant. Je me hâte de te l'apprendre, et de t'assurer que mon silence, s'il était compris, te paraîtrait moins sensible, voilà tout. Mais crois-tu que j'éprouve moins de plaisir à recevoir les tiennes dont tu parais si disposée à me priver ? Tu me ferais une forte injure ; et malgré ton injuste interprétation, je te dirai que je les couvre quelquefois de baisers que j'abandonne au vent ; mais le

vent ne me sert pas fidèlement à ce qu'il paraît, puisque tu ne les reçois pas. Je ne sais comment j'ai encouru la colère d'Eole : par conséquent il me sera difficile de l'appaiser.

Il ne m'est pas non plus très facile de savoir pourquoi Henriette me montre tant de froideur. Elle est loin, je t'assure, de me demander un livre ; et lorsqu'elle m'en voit un, il semble que ce soit pour elle une arme menaçante ; car elle me tourne à l'instant le dos. Je n'en ai pas encore parlé à maman : je crains de lui faire de la peine ; et Henriette serait encore plus indisposée contre moi. Mon cabinet d'étude est maintenant en ordre ; ma bibliothèque est au complet. Dessin, peinture, ouvrages à l'aiguille, tout y a trouvé sa place. Celle de mon piano est préparée ; lorsqu'il sera arrivé, je serai tout-à-fait chez moi, et je ne t'écrirai plus que de mon cabinet, qui fait déjà mes plus chères délices.

L'exercice étant plus que jamais nécessaire à maman, nous allons parcourir les environs de notre terre. Henriette compte sur quelques découvertes pour fournir, dit-elle, à sa correspondance. Elle n'a pas employé la moitié du papier qu'elle a destiné à te raconter les événements de ce canton. Elle trouve qu'ils ne se multiplient pas assez ; et elle est toute

prête à faire un roman, pour avoir quelque chose à t'écrire. Je l'y engage beaucoup, je serais curieuse de voir ce que peut son imagination. Tu pourrais presque me le dire d'avance; car dans vos longs entretiens, elle ne peut manquer de passer quelquefois à côte de la droite raison.

Adieu, et reçois le plus affectueux baiser que puisse te donner ton amie.

GABRIELLE.

MARIA A HENRIETTE.

7 Août.

Ne crois pas, chère Henriette, que le retard que j'ai mis à t'écrire soit le fait de ma négligence et de ma paresse. Tes lettres me sont plus précieuses que jamais; j'y trouve tout ce que j'attendais de ton cœur; ne le laisse donc plus conduire par ton esprit. L'imagination n'est souvent qu'un habile courtisan qui nous fait mouvoir à son gré, en abusant de son empire, et qui se joue de notre raison qu'elle entraîne en la subjuguant.

Je suis contrariée de voir que tu veuilles lire maintenant les lettres de Madame de Sévigné. Elles ne

peuvent être comprises que par les personnes qui ont déjà des connaissances assez étendues snr la littérature, les mœurs, et les coutumes du temps où elles ont été écrites. Les idiomes ne sont presque jamais sentis par les étrangers à qui l'usage de la langue n'est pas familier. Ainsi, ne perds pas le fruit de tes études en passant ton temps à une lecture qui t'ennuiera et te dégoûtera peut-être, tandis que d'autres ouvrages feraient le charme de tes loisirs. Tu trouveras dans la bibliothèque de Gabrielle les livres qu'il te conviendrait de lire après ceux que tu connais déjà ; et ce sera un grand plaisir pour elle de te les fournir. Emploie plusieurs heures tous les jours à la lecture ; c'est délasser l'esprit que de l'occuper. En variant ces lectures, tu deviendras insensiblement capable, non-seulement de juger sainement des choses ; mais encore de te juger toi-même, de te comprendre, et de te diriger sans avoir besoin des conseils d'autrui.

Je t'envoie une composition de Miss R., sur les avantages du silence.

Elle commence par des réflexions sur l'avantage du silence ; cependant elle peint ses regrets de se trouver dans l'obligation de l'observer plus qu'elle ne

le désirerait. Elle pèse le pour et le contre de cette grave question avec une sagacité qui m'a plu extrêmement. Elle s'est prononcée en faveur du silence. Elle a fait adroitement une excursion dans l'histoire. Elle cite les Spartiates, si sobres dans l'usage de la parole; le fameux Pythagore, qui forçait ses élèves à garder le silence pendant plusieurs années: et elle plaide sans difficulté la cause d'un statut dont elle exprime toute la gêne avec une plaisante gaîté. Elle amène ensuite, avec tout le naturel possible, l'anecdote du docteur Zeb. Miss R. explique d'une manière ingénue les allégories que cette anecdote renferme. La feuille de rose qui fit faire à nos héros silencieux, dont l'enthousiasme ne put se contenir, un petit écart à la règle; et la modestie du docteur ainsi que la réponse du président: rien n'est oublié.

Ecris-moi, Henriette, aussitôt que tu le pourras. Rappelle, je te prie, à Gabrielle la promesse qu'elle m'a faite dans sa dernière lettre, et crois-moi la plus dévouée de tes amies

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

10 Août.

A qui as-tu donc pensé écrire, Maria? Est-ce bien à moi, mon amie, que cette épître est adressée? Tu as oublié que je ne puis m'arrêter long-temps à des choses sérieuses; et tu veux que mon esprit se ploie à ton gre et que j'arrête le cours de mon imagination. Mais, ma chère Maria, on me reproche des effets dont je ne connais point les causes.

Tu m'engages à lire les définitions de l'esprit, du bon cœur, de l'amour-propre, que sais-je! Tu veux que j'épuise l'Histoire des Empereurs; tous les ouvrages ou romans historiques connus. Hé, Maria! me voilà donc sans fin dans les tournois, les batailles, les guerres! Je t'assure que je n'ai point envie de passer pour historienne; cela me préparerait de trop ennuyeux moments.

Je me vois déjà accaparée dans le premier cercle par de vieux raisonneurs qui voudront m'entretenir de ce que j'ai lu avec plus d'ennui que d'intérêt. J'ai, chère Maria, tant d'éloignement pour tout cela, tant d'horreur pour ces hommes qui ont inventé les moyens de faire égorger leurs semblables, que je

préfère passer pour ignorante, et ne point m'en occuper.

Tu me gronderas tant qu'il te plaira ; mais je dirai encore que les plus fous des hommes sont ceux qui ont imaginé de faire tuer leurs frères pour ajouter une ville ou un morceau de terre à leur pays. En effet, qu'en résulte-t-il ? d'autres viennent leur disputer ces conquêtes ; de là une guerre est déclarée qui met les royaumes en combustion et les peuples dans la détresse, la misère, et l'esclavage. Et lorsqu'ils veulent secouer un joug qu'ils sont las de supporter, ils trouvent des ambitieux qui, espérant profiter du désordre, les excitent à la révolte ; voilà une révolution, les fortunes renversées, les peuples écrasés de nouveau. Et ensuite quel remède ? Une nouvelle guerre ! Je t'en prie, Maria, j'ai assez d'histoire de ce que j'en ai lu avec mon institutrice ; tu vois qu'en peu de mots j'ai analisé l'histoire universelle. Ainsi laissons ce sujet de côté. Je ne veux pas cependant te dire que je ne lirai pas du tout ; non, je lirai des choses qui m'amuseront, et qui me procureront plus de ressources pour la conversation que tous vos héros, qui n'ont laissé pour souvenirs que quelques pages où sont rapportés des faits altérés, embellis, agrandis par la plume d'un écrivain qui avait autant d'orgueil

à immortaliser son nom que celui des personnages dont il raconte les hauts faits et les exploits, et qui a entouré son récit de mille et un incidents vrais ou faux. Et l'on oublie ou du moins l'on ne veut pas remarquer ceux que les vertus privées élèvent au sublime; c'est là pourtant où on trouve la vraie gloire, et non parce que vous avez vu tomber des millions d'hommes à vos côtés, et que peut-être, craignant une défaite peu honorable, vous avez, afin d'être chanté, couru à la mort pour échapper à la honte.

Gronde-moi, chère Maria, tant que tu voudras, mais je n'aime point vos historiens.

Adieu, crois à ma tendre-amitié; mais je te le répète, je suis bien éloignée de faire quelque chose qui change le plan que je me suis formé.

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

Ta lettre, mon amie, m'a surprise, et voilà tout: mais te gronder! oh non! Qui oserait opposer des digues au torrent qui t'entraîne? En est-il que tu ne puisses franchir? Ton éloquence l'a emporté; tu m'as vaincue. Entreprendre de discuter avec toi, quelle

folie ! Tu as, en deux mots, donné la solution de ce qui a servi à l'instruction de l'homme, contribué à l'honneur, et à la gloire de plusieurs générations. Enfin tu as tout décidé. Te moraliser ! tu connais trop bien la vraie morale : tu la comprends, et tu en expliques merveilleusement les principes et la pureté.

Sois sûre, Henriette, que je n'ai pas l'intention de te faire changer d'opinion ; tu sembles cependant douter que la tienne soit juste. Pourquoi, je te le demande, ne pas être plus d'accord avec toi-même ? Mais je m'oublie, un conseil allait m'échapper, tandis que je veux me borner à faire des vœux pour que tu n'entraînes pas dans ta manière de penser les amies de ta dévouée

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

20 Août.

Quel billet j'ai reçu, Maria ! depuis deux jours je cherche ce qui a pu te fâcher si fort contre moi ; je ne puis me rappeler ce que j'ai pu dire qui mérite tant de sévérité : car ne pas souhaiter connaître des personnes qui penseraient comme moi, n'est-ce pas

comme si tu disais : " Je ne veux plus entendre parler de toi ?" Lis de nouveau ma lettre, Maria ; et tu verras que tu t'es créé un monstre dont tu veux m'effrayer. En vérité, tu te moques de moi, je n'ai pu m'empêcher d'ouvrir mon cœur à maman. Elle m'a consolée, et a voulu que je t'écrivisse tout de suite ; ce que je fais pour te dire que je serais désespérée de cesser mes relations avec toi, et que tu ne m'as jamais été plus chère que dans ce moment-ci.

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

25 Août.

Tranquillise-toi. Ton amie, et ce n'est point un vain titre que tu me donnes, ne veut point te faire de reproches amers. Elle t'a trouvée un peu légère et tranchante, et elle a cherché à te le faire comprendre. Ma chère Henriette, un bel édifice bâti sur le sable peut soutenir pendant quelque temps dans les airs son dôme majestueux, et braver le soufle léger de la brise, mais un vent plus fort l'ébranle ; et vienne la tempête, il s'écroule. L'œil alors ne voit plus à sa

place qu'une masse informe de ruines qui ne rappellent d'autre souvenir que celui du bruit que sa chute a causé, et qui attestent l'imprévoyance de l'architecte et son incapacité.

Je n'ai pas besoin de t'expliquer le sens de cette allégorie, tu l'auras bien vîte deviné.

Je suis bien aise que tu aies versé tes chagrins dans le sein de ta mère; il n'est point de refuge plus sûr.

Adieu, bien chère Henriette, compte toujours sur la tendre affection de ton amie,

MARIA.

LA MEME A GABRIELLE.

30 Août.

Combien tu me négliges, mon amie; tu sais cependant de quel prix me sont tes lettres. Je viens d'écrire à Henriette, je t'ai dérobé ainsi une partie du temps que je t'avais d'abord destiné. Je ne t'écrirai donc qu'un mot. Ne vas pas t'imaginer cependant que je veuille me venger de ton silence et gêner mes sentiments: je laisse toujours courir ma plume au gré de mon cœur, et je profite du seul remède qui

puisse diminuer les rigueurs de l'absence. Henriette m'apprend que Madame votre mère a reçu une fort longue lettre d'Emilie. Il a y long-temps que je n'ai eu des nouvelles de France, je commence à m'en inquiéter.

Adieu, je suis si pressée que je n'ai plus que le temps de te dire que je t'embrasse comme je t'aime.

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

2 Septembre.

Si tu as un moment pensé que c'est par indifférence que je ne t'ai pas écrit, c'est une dette que tu as contractée envers mon amitié, qui est toujours aussi vive et aussi constante que puisse le désirer son correspondant. Un bouquet de pensées que je voulais terminer de peindre pour toi employait tout mon temps ; et un coup d'œil souvent dirigé sur mon secrétaire semblait m'excuser. Ma pensée franchissant l'espace, volait près de Maria pour lui dire : " elle peint mes sœurs pour te faire hommage de leur portrait."

Emilie vient d'écrire à maman une lettre que je vais copier dans celle-ci. Elle paraît si heureuse que

nous n'avons pas le courage de désirer son retour. Nous n'avons pas quitté le château depuis que je t'ai écrit ; maman s'est beaucoup occupée du jardin ; elle y a fait faire des changements considérables, et de nombreuses plantations, entre autres, une allée de peupliers parallèle à celle qui conduit au lieu où nous rencontrâmes notre bon vieillard. Je crois que maman veut nous rappeler cet événement par un petit monument durable ; car en me promenant il y a quelques jours, du côté de la colline, j'ai vu un monceau de terre fraîchement remuée, et en m'approchant jai découvert un travail déjà avancé ; c'est une espèce de caveau qui doit sans doute être surmonté d'une construction. Maman, ne nous ayant pas parlé de cela, je pense qu'elle veut en faire un mystère jusqu'à ce que tout soit terminé. J'ai prévenu Henriette pour qu'elle ne dirige pas ses promenades de ce côté-là.

LETTRE D'EMILIE A SA MERE.

Si votre Emilie vous disait qu'elle est parfaitement heureuse, pourriez-vous le croire? Non, j'espère, bonne mère, que vous penseriez qu'elle veut dire tout simple-

ment que son bon-papa et sa bonne-maman font tout ce qui leur est possible pour la rendre heureuse. Je suis extrêmement reconnaissante de leurs bontés, mais quelle fête, quel plaisir peut remplacer le baiser d'une bonne mère ?

Nous habitons le vendangeoir que bon-papa a fait bâtir ; nous y passerons le temps de la récolte. M. de St. M—— est venu avec ses deux petites-filles souhaiter la fête à bon-papa : ce qui nous a procuré un grand plaisir. Si maman veut me permettre une petite digression, je lui dirai ce qui a donné lieu à l'intimité dans laquelle vivent Monsieur de St. M. et bon-papa.

Monsieur de St. M. perdit sa mère presqu'en naissant. La plus étroite amitié unissait Madame de St. M. et bonne-maman. Ces deux amies devaient à-peu-près, dans le même temps, donner le jour à un enfant : soit pressentiment, soit simplement désir de se prouver une amitié mutuelle, elles promirent que si l'une d'elles succombait, et que l'enfant lui survécût, il retrouverait une seconde mère dans celle à qui Dieu conserverait la vie. Notre excellente et digne parente paya ce tribut à l'amitié. Son lait nourrit les deux enfants.

L'amitié des mères fut l'héritage des frères de

lait, qui n'eurent jamais une pensée qui ne leur fût commune.

Isabelle et Julia sont fort aimables; elles apportèrent de jolis cadeaux à bon-papa; celui que j'avais à offrir était bien inférieur aux leurs. Plusieurs amis se réunirent pour la soirée où régna la plus franche gaîté. Le retour de la fête de bon-papa fut celle de Monsieur de St. M.; et nous passâmes plusieurs jours chez lui. Sa terre est vraiment charmante, et sa famille des plus aimables. Si je me mêlais de vous donner quelques détails sur le château, je m'exposerais aux railleries de mes sœurs. Je parlerai seulement de la galerie de tableaux; nous en admirâmes plusieurs, entre autres celui d'une femme parfaitement belle que Monsieur de St. M. nous dit être celui de la mère du gouverneur de Châtillon, que la révolution de 1789, et des malheurs particuliers ont entièrement ruiné. Un lien de parenté lui fait conserver ces portraits. Nous avons fait, le lendemain de notre arrivée, une promenade sur l'eau, mais la barque était si légère que je fus effrayée, et je souhaite ne jamais faire de voyage sur l'eau, à moins que ce ne soit dans le vaisseau qui me conduira un jour dans les bras de ma mère.

Vous voyez, chère maman, que j'ai grandement usé

de la permission que vous m'avez donnée, puisque je vous écris une si longue lettre.

Adieu, bien chère maman, recevez mille baisers de votre Emilie, et les amitiés de bon-papa et de bonne-maman.

J'embrasse aussi tendrement mes sœurs.

Voilà, chère Maria, la lettre de notre petite sœur; elle n'est pas courte comme tu vois.

Adieu, ne soupçonne jamais ton amie d'indifférence, et laisse-lui croire que le moindre nuage ne pourra jamais s'élever entre son amitié et la tienne.

GABRIELLE.

MARIA A GABRIELLE.

10 Septembre.

Je te remercie, mon amie, de la lettre d'Emilie que tu m'as envoyée; je suis charmée de la savoir contente. Je partage bien sincèrement votre satisfaction. Ta maman a été bien flattée, j'en suis sûre, de l'attention d'Emilie; mais je ne vois rien d'Henriette, que fait-elle donc? J'attendais un mot d'elle; prie-la de n'être pas si économe de son papier. Jamais mon cœur ne bat si délicieusement que lorsque je vois

entrer le facteur. Je reconnais toujours à la forme du pli de qui me vient la lettre que je vais lire. Que de doux moments perdent les cœurs qui ne rencontrent point d'objet d'affection dans le monde. Ils ne savent pas combien il est doux et consolant de dire à une amie les peines et les plaisirs de son âme.... Oui, mes amies, si le bonheur peut être une réalité, c'est dans l'amitié qu'il existe. Quels que soient les plaisirs que m'ait procurés le monde, il ne m'a jamais fait éprouver cette jouissance d'âme que je sens dans nos relations, mais que je ne puis définir.

Ma vie est si uniforme, ma chère Gabrielle, que mon imagination seule peut y jeter quelque variété. Je suis toujours comme au milieu d'une mer inconnue, toujours ballottée au gré du vent ; je n'ai pas encore aperçu le port où il doit me pousser.

Adieu, ma Gabrielle, tu sais combien t'aime celle qui t'embrasse.

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

14 Septembre.

C'est avec un plaisir de plus en plus vif que nous recevons tes lettres ; et plus le moment de notre dé-

part pour Londres approche, plus je m'inquiète en cherchant de quelle manière nous correspondrons. Il n'y aura plus de messager à nos ordres; plus d'histoires à raconter; et une distance plus grande encore nous séparera. Cela me contrarie déjà; ainsi sois sûre, bonne Maria, que maintenant je ne laisserai pas passer deux jours sans t'écrire. Combien ta dernière lettre a fait plaisir à maman! je l'ai montrée à ma sœur; elle en a paru flattée, m'a beaucoup remerciée, et pour la première fois, ne m'a pas accablée de questions. Elle a peut-être tout deviné, mais n'importe, elle n'a pas eu l'air de s'en douter. Je suis heureuse, mais je ne te laisserai pas oublier que je te dois la paix dont je jouis. Je t'en remercie mille fois; et sois sûre que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour ne plus tourmenter maman et mes amies. Je viens de recevoir un billet fort aimable de Mademoiselle K.; elle m'invite à aller passer quelques jours chez elle. Maman ne veut pas que je refuse cette invitation qui cependant ne me plaît guère. Je crains, chère amie, de m'ennuyer beaucoup dans cette maison, en y restant plus d'un jour. C'est être trop éloignée de maman; elle est quelquefois si triste, cette bonne amie, que je ne sais si elle n'est point malade. Je le lui demande, alors elle semble sortir d'une rêverie et me

répond que sa santé est parfaite ; mais je ne le crois pas, et je ne puis la quitter sans inquiétude. Je crois même que j'eusse osé lui désobéir si elle ne m'eût promis de m'écrire et d'y joindre tes lettres.

Adieu, chère bonne Maria, crois à la bien tendre affection de ton

HENRIETTE.

GABRIELLE A MARIA.

18 Septembre.

Chère amie,

Maman reçoit à l'instant une lettre de notre bon-papa qui lui fait espérer que nous le verrons l'année prochaine, pour quelques mois seulement. Il n'en a pas prévenu Emilie, parce qu'il veut d'abord que maman lui promette qu'elle ne la retiendra pas : c'est encore un sacrifice auquel notre trop sensible mère se prépare avec peine. Elle craint qu'Emilie ne reçoive pas les soins que son âge réclame, et qu'on ne s'occupe pas assez de son instruction : mais jamais on ne touche cet article, le plus important cependant, et celui auquel maman attache le plus de prix. Elle se promet bien de ne pas garder le silence dans sa pre-

mière lettre, et de faire sentir à Emilie que depuis long-temps elle a passé l'âge où l'on ne s'abandonne qu'aux jeux d'enfants; mais elle ne veut pas, cette bonne mère, qu'Emilie se doute de son inquiétude sur son trop long séjour en France; elle serait désolée de faire naître le moindre nuage au milieu des jours sereins que passe notre petite sœur.

Tu ne seras pas étonnée, chère Maria, que maman pousse si loin ses pensées, et avec tant de tristesse. Tu sais qu'elle a conservé, depuis la mort de notre père, une mélancolie qui l'accable tellement que quelquefois elle tombe dans une rêverie qui la rend étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle. Combien, chère Maria, je souffre pour cette excellente mère, lorsque je vois des larmes sillonner ses paupières au moment où elle est entourée de personnes qui ne respirent que joie et plaisir. Hé bien! lui adresse-t-on la parole, un sourire fait épanouir son visage, ses lèvres se colorent, et un mot plein de grâce et d'aménité trompe ceux qui lui parlent, et fait croire à une satisfaction qui est loin de son cœur. Qu'il est respectable, mon amie, ce titre de mère! à combien de sacrifices il expose celle qui le reçoit! que de combats lui sont livrés! Que cet être que l'on

dit si faible, si léger même en apparence, devient ferme, courageux et intrépide, lorsque l'objet qui lui a donné le nom sacré de mère est exposé à quelque danger : soins, veilles, rien ne lui coûte. Braver la mort même pour racheter la vie de celui pour qui la sienne a déjà été exposée, lui paraît un devoir qui n'est pas sans charme. Que les hommes sont injustes, Maria, lorsqu'ils ajoutent aux peines de notre sexe, celles plus cuisantes encore que cause trop souvent leur ingratitude....

Henriette t'a dit sans doute que maman désire qu'elle aille passer quelques jours chez Madame K.; mais ce voyage est différé. Elle en est fort contente, je t'assure; et elle voudrait bien que pendant ce temps il arrivât quelque chose qui la mit dans l'obligation de ne point se rendre à l'invitation de Madame K.

Tu sais aussi qu'elle m'a montré ta lettre; cette confiance m'a fait plaisir, ainsi n'ai-je pas eu l'air de me douter qu'elle me cachât quelque chose; et la plus parfaite harmonie règne entre nous maintenant. Bien des fois j'ai voulu prendre assez d'empire sur moi-même pour ne pas lui répondre aussi sentencieusement, comme elle le disait; mais elle me blessait si fortement, que je ne pouvais y tenir; et

elle causait de si vives peines à notre bonne mère, que je ne voyais rien de trop fort pour le lui faire sentir.

Je suis heureuse, mon amie, qu'une autre que moi ait trouvé le moyen de la rendre digne de la tendre solicitude de maman, pour qu'ensemble nous lui fassions passer des jours plus heureux que ceux qui se sont écoulés.

Adieu, chère et bonne Maria, crois que rien ne diminuera l'amitié de

GABRIELLE.

HENRIETTE A MARIA.

24 Septembre.

Encore un mot, mon amie, avant le départ du messager. Tu sais que je n'irai que dans quelques jours à la campagne, et cela m'enchante; car je voudrais que ce désir de maman s'évanouît comme un triste rêve. Je rendrais grâce au réveil qui me délivrerait de quelques jours que je crois passer dans l'ennui; car tu ne sais pas tout ce qui me rend ce voyage insupportable. Maman me met à une

épreuve que je ne pourrai jamais soutenir ; il faut que j'y garde le secret sur une chose que je meurs d'envie de dire. Tu vas voir si cela est facile : tu sais que maman fait travailler secrètement au pied de la colline ; eh bien, ce travail est terminé ; maman nous demanda hier si nous voulions aller nous promener avant le déjeuner ; nous acceptâmes avec empressement. A quelque distance de la colline, nous aperçûmes un vieillard à demi penché sur un bâton, une jeune enfant qui puisait de l'eau avec une cruche, et une autre à peu près du même âge qui avait le pied sur l'entrée de la grotte. Nous nous regardâmes, maman sourit, et je ne pus retenir un cri de joie, je lui sautai au cou. Nous étions près des personnages qui étaient des automates. Nous trouvâmes dans l'intérieur de la grotte, tout ce qui constitue le ménage de la famille ermite ; la mère Marguerite n'était point oubliée, et nous la vîmes occupée à préparer un repas frugal. Tu devines, bonne amie, tout ce que nous avons pu dire à maman dans ce moment, moi, du moins ; car Gabrielle est peu démonstrative. Je sais bien que maman est tout aussi sensible au peu qu'elle dit, qu'à la vivacité avec laquelle je m'exprime ; mais je ne puis me retenir. Combien de doux sentiments ce lieu a répandu dans

nos cœurs. Que de souhaits nous faisions pour que le ciel retranche de nos jours ceux que nous devons passer sur la terre sans notre trop bonne mère, et qu'il les ajoute aux siens. Vains et inutiles vœux : il faudra un jour que nous soyons séparées de cette mère adorée.

Hé bien, ma chère Maria, maman exige que je ne parle pas de cela, parce qu'elle veut surprendre encore une fois Madame K.; et il faut que je sois trois jours sans révéler ce nouveau trait de tendresse de notre excellente mère. Avoue que c'est trop pour moi, et si tu n'as la bonté de m'écrire, et de soutenir ma résolution, je n'y tiendrai pas.

Adieu, chère amie, n'oublie pas que personne dans le monde ne t'aime mieux que moi.

HENRIETTE.

MARIA A HENRIETTE.

27 Septembre.

Faut-il tant de courage, mon amie, pour faire plaisir à une mère qui ne s'occupe que de ce qui peut vous rendre heureuses? Oublie donc, mon Hen-

riette, la chose que tu dois taire, et pense que tu causeras la plus grande satisfaction à ta maman, si tu reviens dans ses bras sans lui avoir désobéi. Cette seule idée doit te garantir de la crainte de tomber dans un défaut bien dangereux, et qui a souvent des suites fâcheuses. Crois en l'expérience de ton amie, qui ne peut t'en dire davantage aujourd'hui.

Tout à toi,

MARIA.

LA MEME A GABRIELLE.

1er Octobre.

Il y a long-temps, ma chère Gabrielle, que je verse dans ton sein mes peines, mes ennuis, et les dégoûts que j'éprouve dans ce pays. Je ne puis y faire un plus long séjour, et je suis à la veille d'aller visiter votre métropole. J'aurai à regretter beaucoup de personnes assurément; et je n'oublierai jamais l'accueil plein de bonté que j'ai reçu dans quelques familles; mais je ne vois rien de pire que d'être continuellement entouré de gens qui vous rendent la

vie pénible et désagréable, et d'être obligé d'aller chercher au dehors ces délassements qui vous manquent à la maison.

Je crois que j'arriverai à Londres quelques jours avant vous ; dis-moi, si tu le peux, quelle époque ta maman a fixée pour votre départ de la campagne. Pardonne-moi de t'envoyer une lettre si courte, je n'ai pas deux minutes de plus à ma disposition.

Toujours à toi,

MARIA.

GABRIELLE A MARIA.

10 Octobre.

Effectivement, mon amie, ton billet est bien court, et ce que tu me mandes m'a peu surprise. J'étais loin de penser que tu fusses heureuse ; cependant je ne croyais pas que nous fussions si près de nous voir réunies. Je ne puis encore aujourd'hui te préciser le moment de notre arrivée à Londres ; maman ne le fixera qu'au retour d'Henriette, que nous reverrons sans doute bientôt. Elle s'ennuie déjà d'être loin de nous ;

et j'en pourrais presque dire autant de son absence. Elle me parle dans sa dernière lettre d'une fête que doit donner le Comte D., à l'occasion du baptême d'un fils désiré depuis long-temps. Mesdames K. se font un grand plaisir de conduire Henriette au château de ce seigneur ; mais s'y amusera-t-elle ? C'est ce que je ne puis prévoir.

Henriette était partie lorsque j'ai reçu ta dernière lettre ; mais je vais la lui envoyer avec celle que nous attendons ce soir d'Emilie. Tu ne doutes pas qu'elles se réjouisse avec nous du plaisir que nous aurons à t'embrasser.

Adieu, chère Maria, crois que le jour qui nous réunira sera pour ton amie un des plus heureux de sa vie.

GABRIELLE.

LA MEME A HENRIETTE.

12 Octobre.

Bien qu'à peine deux jours doivent encore s'écouler avant ton retour, chère Henriette, je ne puis résister au désir de t'envoyer la lettre d'Emilie. Tu serais

trop fâchée contre moi si je différais à t'apprendre ce que notre petite sœur vient d'écrire à maman.

Reçois les amitiés de ta sœur : maman attend avec impatience le moment de t'embrasser.

GABRIELLE.

EMILIE A SA MERE.

Bien chère maman,

Pardonnerez-vous à une petite babillarde de vouloir tenir la correspondance ? Bon-papa y a consenti, et je m'empresse d'en profiter pour vous rassurer, bonne mère, sur l'emploi de mon temps. Il n'est pas toujours consacré aux jeux. Pendant notre séjour à la campagne, nous avons été presque continuellement en famille avec Monsieur de St. Michel, qui s'occupe de l'instruction de ses filles. Il a bien voulu que je profitasse de ses leçons : ainsi je ne suis pas tout-à-fait ignorante, et j'espère que lorsque maman me reverra, elle n'aura pas à me reprocher trop de négligence.

Lorsqu'un historien veut décrire des batailles ou écrire l'histoire d'un pays, il prend d'ordinaire son

point de départ dans le fait le plus ancien dont les traditions ou les livres aient conservé la mémoire, pour vous amener par ordre de siècle jusqu'au temps actuel; quant à moi, chère maman, je vais commencer par la dernière scène, le récit de ce qui s'est passé ici. J'espère que vous approuverez l'impatience qu'éprouve votre Emilie de vous dire ce qui vous paraîtra sans doute une surprenante nouvelle; que Maria est la petite fille de M. S., ancien gouverneur de Châtillon, et ancien propriétaire de ces terres seigneuriales dont je vous ai parlé dans mes précédentes lettres; ce n'est pas, bonne mère, que je pense que cette découverte puisse augmenter votre intérêt ni votre estime pour elle, mais bien votre admiration pour son courage à se résigner aux circonstances. Dans combien d'occasions sa délicatesse n'a-t-elle pas dû être blessée! que de suppositions même n'a-t-on pas faites sur sa famille: elle s'indignait quelquefois d'un soupçon, mais gardait toujours un profond silence. Voici, ma chère maman, comment j'ai su cela: Monsieur de St. M. nous donna un jour une jolie collation, dans le pavillon qui fait face au château; il y avait fait placer tous les tableaux qui lui restent de la famille de S.; ils sont encore très frais, et la grande beauté de plusieurs fixa l'attention et

amena la conversation sur les circonstances qui ruinèrent cette maison. On nomma plusieurs fois le père de Maria, on parla de ses relations avec Monsieur de S., et enfin de son mariage avec la plus belle de ses filles, et des événements qui le suivirent. J'eus bientôt deviné ce qu'était Maria; je m'en ouvris avec bon-papa, qui me dit que j'avais raison; et je ne pus m'empêcher d'avouer à Monsieur de St. M. combien j'aimais une de ses parentes; il me fit quelques questions concernant la position de Maria, à laquelle je voudrais bien pouvoir écrire, mais j'ai encore tant de choses à vous dire, chère maman, que je ne le pourrai pas. Nous n'avons plus que quelques jours à passer ici, puis nous retournons à Paris. Le dernier jour que nous passâmes chez Monsieur de St. M., il nous donna une soirée dansante, dont voici l'occasion.

Le juge de paix du village, homme fort estimable, et à qui Monsieur de St. M. accorde quelque considération, vint avec son épouse présenter ses deux filles, qui depuis peu, sont sorties de pension. Lorsqu'on annonça cette famille, nous nous attendions à voir ces airs gauches et guindés qu'ont quelquefois les élégantes bourgeoises de province; mais nous fûmes agréablement trompés. Elles se présentèrent

avec toute la grâce et l'aisance des personnes les mieux élevées, et parlèrent avec modestie, mais sans embarras ; elle ont des talents que nous eûmes occasion de juger dans la soirée. L'aînée n'est pas jolie, mais la beauté de sa voix donne des charmes à sa physionomie ; et on la regarde avec autant de plaisir qu'on l'écoute. Sa sœur a plus d'attraits, plus d'agréments dans les manières, elle est d'une beauté rare. Quoique votre Emilie ne puisse chanter, bonne mère, elle écoute avec plaisir une jolie voix, et son peu d'habileté sur le piano ne la prive point du plaisir de goûter tout l'agrément que procure un bel air bien exécuté. Afin de procurer à ces demoiselles un plaisir dont on ne jouit pas souvent en pension ; nous dansâmes le reste de la soirée.

Adieu, bien chère maman, aimez toujours votre Emilie, qui vous embrasse de tout son cœur.

EMILIE.

HENRIETTE A MARIA.

20 Octobre.

Me voici enfin de retour et je vais, chère Maria, te parler de mon séjour au château du Comte D. où

tu sais que j'ai passé trois semaines. Je ne m'attendais pas à autant de plaisir que j'en ai éprouvé dans cette terre, dont les jardins, les parcs, et les prairies sont vraiment magnifiques, même dans cette saison. Les réjouissances ont été des plus brillantes: elles étaient animées par une gaieté qu'on n'est pas habitué à rencontrer souvent ; et elles se sont terminées par un heureux mariage qui a été célébré sous les auspices du Comte. Ce mariage a eu lieu entre le secrétaire et la sœur du régisseur. Comme l'histoire de cette jeune personne n'est pas sans intérêt, je vais te la raconter.

"Mon héroïne, qui s'appelle Louise, était la fille d'un fermier qui n'avait que deux enfants, elle et un fils. Henri, le frère de Louise, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions; quant à la petite fille dès l'âge de sept à huit ans, elle se fit remarquer par une espèce de coquetterie, qui n'est pas sans charme dans l'enfance. L'un et l'autre fut envoyé dans une école respectable. Le jeune homme revint de la sienne fort instruit: à l'âge de vingt ans, c'était un jeune homme fort remarquable. Sa physiognomie où se décélaient l'intelligence et la bonté; un langage facile et sans apprêt, tout contribuait à lui gagner les cœurs. Mais en lui donnant une espèce de supériorité sur

ceux qui l'environnaient, ne le rendait point orgueilleux. Il dirigeait les travaux agricoles avec tant de jugement, et se montrait si bienveillant avec les employés, que tout le monde était heureux de se conformer à ses désirs. Je n'ai pas besoin de dire combien il était chéri de ses parents, à qui il ne cessait de témoigner la plus vive tendresse ; aussi toutes les mères le désiraient pour leur gendre. Quant à Louise, elle rapporta de sa pension des manières fort gracieuses, qui lui permettaient de se donner de petits airs de marquise ; et comme elle n'était plus sous la surveillance d'une institutrice éclairée, et que la mort lui enleva bientôt les conseils de sa mère, son penchant à la coquetterie se développa sans obstacle. Au lieu de s'occuper de l'intérieur de la maison, elle consacrait son temps à sa toilette, et ne faisait que rêver parure et parties de plaisir. Le triomphe qu'elle obtenait dans les réunions lui attirait des observations désobligeantes de la part de ses compagnes, il est vrai ; mais elle les faisait taire en prenant un ton hautain et dédaigneux. D'un autre côté elle se souciait fort peu de leur blâme, s'en trouvant amplement dédommagée par les louanges et les adorations des jeunes gens, qui, par parenthèse, sont très peu propres à former le cœur et à orner l'esprit d'une jeune fille.

Mais de grandes pertes arrivées soudainement, réduisirent tout-à-coup à la pauvreté, cette famille qui avait jusqu'alors vécu dans l'aisance; et le chagrin entraîna le père au tombeau. Henry fut obligé de quitter la ferme; il plaça sa sœur chez une femme respectable du voisinage, et alla lui-même demeurer chez un de ses amis, en attendant que l'horison s'éclaircît pour lui. Mais Louise ne pouvait supporter l'humiliation de l'abaissement, dans un endroit où elle ne trouvait qu'indifférence et dédain. Comme son frère était allé rendre visite à un de ses parents éloignés, elle profita de son absence pour quitter un séjour, où l'existence n'était pour elle qu'un martyr perpétuel. Cette jeune fille disparut donc soudainement, et prit le premier chemin qui se présenta. La nuit la surprit à l'entrée du bois. Bientôt l'obscurité l'entoura de toutes parts: elle ne découvrait les objets qu'à la faible clarté des étoiles, qui par intervalles perçaient les nues fugitives. Le silence qui régnait autour d'elle n'était interrompu que par le bruissement des insectes, et par le faible mugissement du vent qui agitait le feuillage. Chaque fois que la brise apportait ce sifflement à son oreille, elle tressaillait d'effroi. S'étant arrêtée pour se reposer un peu, elle entendit tout-à-coup des pas humains. Elle se

lèva à demi-morte de frayeur, et se cacha derrière un arbre; mais trouvant que c'était une femme courbée par l'âge qui marchait lentement, elle s'approcha d'elle et lui adressa la parole. La vieille femme, voyant une jeune fille, belle, de manières gracieuses, et d'une tournure au-dessus du commun, lui demanda qui elle était. Louise lui avoua tout sans déguisement. Cette bonne femme eut pitié d'elle, et lui donna un asile dans sa cabane. Peu de jours après, elle la plaça chez un vieux pasteur, qui était veuf et sans enfants, et qui l'aima bientôt comme sa propre fille. Louise était digne de son amour; car elle était entièrement changée. Elle était devenue modeste, active, laborieuse et prévenante. Et par sa tendresse, son devoûment, son humeur douce, et son gracieux sourire, elle charmait l'existence du bon pasteur.

"Quant à Henry, il éprouva à son retour une profonde douleur de ne plus retrouver sa sœur. Toutes ses démarches pour la découvrir furent infructueuses. Peu de temps après, il entra au service du Comté D. qui reconnut bientôt ses qualités supérieures, et le nomina régisseur de tous ses biens. Il y avait deux ans qu'il occupait ce poste, lorsqu'il alla un jour visiter une terre que son maître désirait acheter.

Comme elle n'était éloignée que de cinq à six milles, il y alla à pied. On le retint à dîner; et il était déjà fort tard lorsqu'on lui permit de partir. Comme la nuit était fort belle, il lui vint à l'idée d'aller à travers les champs pour arriver plutôt. Ainsi le voilà se dirigeant en droite ligne vers le lieu de sa destination. Tout cela fut à merveille pendant le premier mille. Mais le terrain prit un aspect différent: une longue haie lui barra le chemin; il lui fallut donc la longer. Après celle-là, il s'en présenta d'autres; et le voilà complètement désorienté. Enfin, il trouva un sentier. 'Bon,' se dit-il, 'voilà qui me conduira quelque part.' En effet, ce sentier le conduisit à une route assez battue qui le mena dans une vaste commune. Il la traversa; et comme le château du Comte D. n'était pas à l'extrémité, il continua sans savoir où il allait. Enfin, il découvre une clarté; il y court, et arrive à la porte d'une maisonnette; il était près de minuit. Il frappe; une voix lui demande par la croisée ce qu'il désire. 'Combien y a-t-il d'ici au château du Comte D.?' 'Dix milles,' répondit la voix. 'Comment, dix milles!' reprit le voyageur. 'Je suis le régisseur du Comte D. Je viens à travers champ de tel endroit qui n'est à guère plus de cinq milles du château.

Je suis harassé de fatigue, pourriez-vous me donner l'hospitalité ?" L'hôte voyant un jeune homme de bonne apparence, n'ayant d'autre arme qu'un bâton, lui ouvrit, et lui prépara un lit digne d'un anachorète. Mais comme Henry était fatigué, il dormit d'un profond sommeil; et il était même tard lorsqu'il se réveilla. A peine fut-il habillé que son hôte l'invita à déjeûner. 'Il sera bientôt prêt,' dit-il, 'car ma fille ne peut tarder d'arriver du village, où elle a été chercher des œufs.' Elle entre, le panier qui contenait les œufs lui tombe des mains, les œufs se cassent, et elle se jette dans les bras de l'étranger, qui était son frère.

"Je laisse à ton imagination, chère Maria, le soin de te peindre la scène qui suivit, ainsi que les sentiments et les émotions des trois personnages. Je te dirai seulement que quelques jours après Henry revint chercher sa sœur, et qu'il emmena aussi le bon pasteur avec elle, ainsi qu'il en avait été convenu. Car il sentait combien il était juste que Louise continuât par ses tendres soins à répandre de l'agrément sur la vie d'un bon vieillard qui lui avait servi de second père."

C'est toujours après avoir été séparé de ceux que l'on aime qu'on sent le prix de leur tendresse.

Il me sembla en embrassant maman que je me réveillais d'un long sommeil, et que je revenais à une nouvelle vie. J'ai cependant été fort agréablement reçue et fêtée chez Madame K. Mais ma mère—qui pourrait la remplacer ?

Adieu, bientôt je t'embrasserai comme je t'aime.

HENRIETTE.

LA MEME A MARIA.

13 Novembre.

Je vole à mon secrétaire, chère amie, et me dérobe ainsi aux poursuites de Gabrielle, qui craint que tout ne soit pas prêt pour notre départ. Elle me tourmente pour me forcer de mettre la main à l'œuvre. Je suis assez lasse d'avoir emballé mes robes et mes chiffons : je n'y tiens plus. Je viens causer avec toi pour me délasser du fracas que font les gens qui remplissent les appartements. Nous allons donc te revoir pour te perdre presque aussitôt. Maman nous a communiqué ta lettre. Mais les motifs qui t'appellent à Paris sont de nature à nous

forcer au silence sur les regrets qui nous déchirent le cœur.

Tu ne seras pas fâchée, chère Maria, de lire une lettre de notre petite Emilie, qui va quitter la campagne pour aller passer l'hiver à Paris. Ainsi à ton arrivée dans la capitale tu l'y trouveras avec bon-papa et bonne-maman.

EMILIE A SA MERE.

Je viens encore, ma chère maman, vous raconter une histoire, mais une histoire qui est personnelle à votre Emilie. Son bon-papa s'est chargé de vous faire part du reste; ainsi je m'en tiens à vous dire ce qui fait aujourd'hui mon bonheur : c'est une petite fille, oui une petite fille de neuf ans que je viens d'adopter à l'exemple de mes sœurs. Je regardais avec tant d'envie leur bonne œuvre que la Providence vient de me donner la plus jolie petite fille que j'aie jamais vue. Je lui apprends à lire son catéchisme, et à travailler à l'aiguille. Elle pleure quelquefois, pauvre petite ! elle n'a ni père ni mère. Je n'ose rien dire quand elle pleure. Je lui propose quelque chose qui l'amuse ; alors elle essuie ses larmes, et elle joue un moment ; puis elle me de-

mande son frère : je ne puis l'envoyer chercher sans la permission de bonne-maman, qui ne voudrait pas que ce fut tous les jours. J'ai encore, bonne-mère, commencé par la fin ; cependant je ne veux pas fermer ma lettre sans vous dire comment cette chère petite est tombée entre mes mains. Comme bon-papa me l'avait promis, il me fit faire une promenade dans la vallée ; et le temps était parfait pour la saison. On voyait à droite de grandes collines coupées par des cultures, et çà et là des groupes de chaumières basses dont les toits semblaient toucher le sol. Le fond de la vallée est sillonné d'un cours d'eau marqué à l'œil par une longue ligne de verdure, et traversé par un vieux petit pont de pierre vermoulues, qui nous en facilita le passage.

La feuille détachée de sa tige tourbillonnait dans les airs comme un papillon jaune ; car l'hiver approche, tout prêt à déployer sur la nature son manteau glacé, et à remplacer l'automne qui disparaîtra bientôt. Enfin, les fraîches promenades du soir vont faire place aux douces causeries du coin du feu. A mesure que nous avancions, se déployaient devant nous, fraîches et gracieuses, d'autres jolies vallées, au beau milieu desquelles, l'œil voit se dessiner çà et là une foule de charmantes métairies, garnies d'éven-

tails de verdure, et arrosées de cours d'eaux transparents.

Nous nous dirigeâmes du côté des fermes que je ne connaissais pas encore. Nous aperçûmes un petit garçon de neuf à dix ans qui jetait les hauts cris, et ne voulait pas quitter sa sœur, qu'il croyait perdue sans lui. On nous apprit que ces enfants étaient orphelins, et qu'un bon fermier s'étant présenté pour en adopter un, on avait tiré au sort; et le petit garçon était l'objet de l'adoption.

Ce récit nous attendrit; j'avais déjà fixé le sort de la petite fille dans mon cœur, mais je n'osais le dire. Je regardais bon-papa et bonne-maman: ils avaient les yeux remplis de larmes. Je crus le moment favorable, et, comme nous étions près du groupe, qui devint silencieux à notre approche, je pris la main de la petite fille, je donnai l'autre à bon-papa, et je lui dis: "Elle ne veut plus me quitter." A peine avais-je achevé ces mots, que cet excellent père m'avait compris. "C'est Dieu qui nous a conduit ici, ma fille, ainsi tu ne peux refuser à cet enfant le secours qu'elle te demande." Je ne puis vous peindre, oh! ma mère, le bonheur de votre Emilie. Son premier soin fut de consoler le petit garçon, qui embrassa sa sœur, et suivit tranquillement le fermier. Les

pauvres habitants de ces hameaux nous remercièrent tous à la fois, et nous revînmes à la maison. Ma petite Jeannette couche dans le cabinet près de ma chambre. Le lendemain, bonne maman fit apporter des étoffes pour l'habiller, et en un moment votre Emilie devint laborieuse. Je travaillai au trousseau de ma fille adoptive avec une habileté extraordinaire; il me semblait que l'aiguille allait seule sous mes doigts.

Combien j'étais surprise de voir l'ouvrage s'avancer si vite! le petit Jean est venu visiter sa sœur une fois. Il fallait voir comme ces petits enfans étaient heureux de se voir! Bonne maman m'a promis de leur procurer quelquefois ce plaisir; l'humain fermier demeure assez près d'ici. J'espère que mes sœurs seront charmées de voir augmenter le nombre de nos protégés. Pour mon compte, je suis enchantée de ma petite Jeannette; elle fait les petites commissions avec une grande intelligence.

Adieu, bien bonne mère; je voudrais pouvoir vous dire que je vous embrasserai dans quelques jours votre

EMILIE.

Je suis sûre que cette lettre t'a fait plaisir, car tu

aimes beaucoup Emilie ; du reste tu n'as pas affaire à une ingrate ; elle parle toujours de toi avec une grande affection.

Adieu, ton amie,

HENRIETTE.

MARIA A GABRIELLE.

15 Novembre.

Sais tu, chère Gabrielle, que parler à cœur ouvert est un des plus grands luxes de la vie ? Puisque la Providence a daigné le mettre à la portée du pauvre aussi bien que du riche, je vais, au risque de te scandaliser, m'abandonner à une petite humeur satirique qui me chatouille le cerveau ; seulement, ne montre pas ma lettre à Henriette, ce doit être pour elle du fruit défendu. Je commence donc :—

" Comme sir Charles M. est dans ce moment à sa terre, et qu'il est le personnage le plus important des environs, l'on s'est déterminé à donner une grande fête dans l'espérance qu'elle serait honorée de sa présence. L'honorable Baronet s'est en effet montré d'assez bonne composition pour accepter

l'invitation. Car, après tout, la famille C. n'a d'autre recommendation qu'une fortune fort respectable sans doute, quoique acquise, dit-on, par des moyens qui répugneraient à ceux qui ont les sentiments élevés. Mais nous sommes dans un siècle où le *Veau d'Or* est principalement adoré. Et c'est sans doute la profonde vénération que l'Anglais sent pour lui-même lorsqu'il a de l'argent, aussi bien que le désir de se faire adorer des autres qui l'a porté à se surnommer *John Bull*; ce qui dans son langage veut dire *Jean Veau-d'Or*.

"Comme la Renommée, toujours complaisante à proclamer les petits comme les grands événements, avait annoncé que l'honorable Baronet, Lady Charles et Lord D., le frère de cette dame se rendraient à notre fête, les autres familles n'ont eu garde d'y manquer. Aussi notre soirée était-elle des plus nombreuses que l'on ait vues depuis long-temps dans ce canton. Je faisais partie de la réunion, comme tu peux penser. Etait-ce parce que Monsieur et Madame C., désiraient me procurer de l'agrément? Non, sans doute: une telle idée ne pouvait leur entrer dans l'esprit; et si elle leur était venue, il l'aurait rejetée comme hérétique, et contraire à l'orthodoxité de leurs manières dénuées de la bienveillance et de

la politesse qui prennent leur source dans une bonne éducation, et encore plus dans une nature généreuse. J'étais cependant de la fête; en devines-tu la raison? 'C'est bien facile,' vas-tu dire, 'tu étais de la fête parce que tu étais dans la maison.' Tu n'es pas tombée juste. Comment, tu ne devines pas? hé bien je vais te l'apprendre: j'étais de la fête parce que j'y étais utile; parce que Dieu veut que je sois assez bonne musicienne, et que je chante passablement bien. Mais il faut, avant de commencer mon récit, que je te fasse connaître une circonstance qui précéda la réunion. Elle te donnera une idée assez juste du désir qu'éprouve Madame C., de tenir dans la dépendance et à une respectueuse distance les personnes qui sont destinées à faire leur purgatoire dans sa maison.

"Ses filles discutaient avec un air de la plus grande importance le genre de parure qu'elles auraient le jour de la fête. Madame C., quoique très bornée, ne manque pas d'un certain esprit d'à propos lorsqu'elle est inspirée par la malveillance. Interrompant donc leur grave discussion; elle dit à la plus jeune, en me regardant: 'Pour vous, Sophie, une robe de mousseline est tout ce qu'il vous faut; vous serez très bien comme ça. Mademoiselle elle-

même vous en montrera l'exemple; et vous verrez qu'elle sera mise avec la plus grande simplicité.' Je n'ouvris pas la bouche, désirant éviter toute explication; mais je pris à l'instant même la résolution de mettre tout ce qui j'avais de plus riche et de plus élégant. Je fis donc choix de la magnifique robe dont la Princesse de L., me fit présent pour les nôces de sa fille aînée. Je t'avoue que je me faisais d'avance une secrète joie du dépit que Madame C. éprouverait en me voyant l'éclipser dans son propre département. Car il est bon que tu saches que, malgré sa tournure passablement vulgaire, et ses manières guindées de gaucherie, elle se donne des airs comme si elle était une dame des plus gracieuses de la cour. Il est cependant juste de dire en sa faveur qu'elle se croit autorisée à prendre un haut ton de suffisance, en conséquence d'une certaine sensation qu'elle produisit l'année dernière, lorsqu'elle parut, devines-tu où? 'A Buckingham Palace,' réponds-tu. 'Non, ma chère, tu n'y es pas.' Ce fut lorsqu'elle parut au *Cattle Show* du Comté, où l'on vit, dit-on, les fermiers se frotter les yeux d'éblouissement, et l'on entendit les moutons bêler d'admiration. Mais laissons-là les moutons, ainsi que leurs confrères les autres quadrupèdes, et revenons aux bipèdes de la fête.

Lorsque j'y fis mon apparition, la société était déjà nombreuse. Madame C., en me voyant, me fit de gros yeux courroucés. Cependant, comme elle causait avec Lady Charles, elle reprit aussitôt un air mijauré. J'allai m'asseoir dans un coin; du reste comme chacun se plaçait au hasard il n'y avait à proprement parler, point de place de distinction. J'avais presque en face de moi Miss F., qui passe pour une riche héritière, qui ne manque point de beauté, et qui joint à un esprit naturel une instruction assez variée; mais elle gâte un peu tout cela par un certain déploiement d'orgueil dont elle pourrait fort bien se passer. Un cavalier de fort bonne mine vint se placer à côté d'elle. C'était un Italien. Comme il y avait dans ses manières beaucoup d'aisance et de politesse, et que sa conversation décélait une vaste érudition, elle le prit pour un étranger de grande distinction. Signor Z., connaissait Miss F., de vue et de réputation; mais elle n'avait jamais ouï-parler de lui. De légères observations jetées au hasard et comme pour sonder l'esprit l'un de l'autre, ils en vinrent à une conversation qui semblait également les intéresser. Miss F., qui ne se plaît pas à parler avec tout le monde, parce qu'elle n'aime pas, dit-elle, 'à jeter des perles au-devant des pourceaux,' avait un

air tout rayonnant en causant avec Signor Z., qui non-seulement appréciait toutes les belles choses qu'elle disait, mais qui avait trouvé le secret de la faire paraître encore plus spirituelle qu'elle n'était. S'ils étaient un instant séparés pour une cause ou une autre, ils trouvaient toujours moyen de se réunir. Miss V. qui les surveillait, finit par ne pas s'accommoder de leur intimité. Elle n'avait aucune prétention sur lui, mais elle croyait qu'il aurait dû s'occuper d'elle bien plus que d'une étrangère; d'autant plus que c'était par son intervention qu'il avait été invité. Et puis elle est en bien des choses la rivale de Miss F. de sorte que ces deux demoiselles n'ont pas une affection fort grande l'une pour l'autre. Miss V. les laissa cependant aller pendant long-temps, désirant pouvoir exercer sa petite vengeance sans sortir du bon ton, et sans blesser en rien les convenances. Enfin il se présenta une belle occasion, et elle la saisit avec beaucoup d'adresse. Signor Z. et Miss F., ayant dansé ensemble s'étaient de nouveau assis à côté l'un de l'autre pour continuer ce qu'ils appelaient *their intellectual enjoyment*. Miss V., s'approcha d'eux, le sourire sur les lèvres; Signor Z. se leva pour lui faire place. 'Non, je vous remercie,' dit-elle, 'je ne désire pas m'asseoir.' Et Signor Z. reprit

sa place à côté de Miss F. Alors Miss V. prenant un petit air suppliant, et fort gentil dit : ‘ Signor Z. comme je prévois que je serai bien fatiguée, voudriez-vous avoir la bonté de ne venir qu'après demain me donner ma leçon d'Italien ?’ Signor Z. répondit qu'il serait très heureux de se confirmer à ses désirs. Miss V., se retira rayonnante de joie et de satisfaction. Mais Miss F. fut frappée comme d'un coup de foudre. La confusion, l'humiliation et le dépit qu'elle éprouvait lui avaient ôté l'usage de la parole.

Quoi ! elle avait passé tout son temps, et elle avait dansé avec un maître de langue ! Cependant reprenant ses esprits, elle se leva et dit, d'un ton fort sec : ‘ Pardon, Signor, mais il faut que j'aille causer avec une de mes parentes.’ Et tout le reste de la soirée, le Signor Z. ne fut plus qu'un paria pour elle.

Il est maintenant temps que je parle de moi-même, et c'est ce que je vais faire. Plusieurs jeunes dames régalèrent d'abord la société de leur savoir-faire sur le piano. Comme des conversations à voix basse se continuaient dans les différentes parties de la salle, c'est assez te dire que l'exécution des fashionables vertuoses était beaucoup au-dessous du médiocre :

ce qui ne les empêcha pas d'être complimentées, preuve bien convaincante de la bonté de la nature humaine. Enfin mon tour vint; mais au lieu d'être, comme les autres dames, conduite au piano par un cavalier, je m'y rendis seule, d'après un message qui me fut délivré par la petite Sophie. Je me sentais une énergie toute particulière; quelle en était donc la cause? je ne saurais trop le dire: peut-être le désir de montrer que la nature m'avait donné une certaine supériorité. Mais peu importe. A peine eus-je commencé que le silence le plus profond régna de toutes parts. Sûre d'être écoutée avec attention si non avec indulgence je m'abandonnai à toute l'impétuosité de mon âme. Lorsque je cessai, les murs de la salle retentirent d'applaudissements que je n'avais jamais entendus auparavant. Lord D. s'approcha de moi, me prit par la main, et me conduisit auprès de sa sœur Lady Charles. Mr. et Madame C. étant tout ébahis des égards dont j'étais l'objet de la part de la famille la plus distinguée de la réunion. Le purgatoire de Madame C. ne faisait que de commencer. Une partie de danse étant formée, Madame C. me pria de me mettre au piano. 'Non! non!' dit Lord D. 'Mademoiselle

veut bien me faire l'honneur de danser avec moi.' Contrarier un lord, jeune et sémillant, c'est ce que Madame C., malgré tout son dépit, ne pouvait se résoudre à faire. Ainsi une autre dame se plaça au piano. Après la danse Lord D. me conduisit au buffet et m'offrit des rafraîchissements. Madame C. semblait avoir perdu la tête à cause de la politesse de Lord D. envers ton amie. Cependant revenue un peu à elle-même elle s'avisa de donner une seconde édition du tour qui avait été joué à Signor Z. S'imaginant donc que Lord D. me prenait pour quelque grande dame, elle se hâta aussitôt qu'elle en trouva l'occasion de lui dire que j'étais simplement l'institutrice de ses filles. 'C'est ce que Mademoiselle m'a appris elle-même,' répondit Lord D., et il ajouta : 'Ma sœur et moi nous en avons été fort étonnés ; car enfin elle est beaucoup au-dessus de la situation qu'elle occupe.' Madame C. ne sut plus dès lors que dire.

"Enfin l'on se mit à table pour souper. Lady Charles voulut m'avoir auprès d'elle ; et Sir Charles prenait plaisir à m'offrir de tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché, peut-être parce qu'il croyait que la digestion de Monsieur et de

Madame C. en seraient terriblement troublée. Après le souper Sir Charles me pria de chanter un duo avec lui. Voyant à l'instant même le genre et la portée de sa voix, je modulai la mienne de manière à laisser un libre essor à la sienne. Il chanta parfaitement bien ; et Lady Charles lui dit qu'il s'était surpassé. Quant à lui, il me proclama la huitième merveille du monde. Lady Charles me dit à haute voix et de manière à ce que tout le monde put l'entendre : 'J'espère, Mademoiselle, qui si vous venez à Londres où nous devons nous rendre bientôt, vous serez assez bonne pour venir me voir.' A cette invitation Madame C. faillit s'évanouir."

J'ai bien encore d'autres petites circonstances à te raconter, mais ce sera pour une autre fois ; ou plutôt je te les dirai de vive voix, puisque dans peu de jours j'aurai le plaisir de t'embrasser, comme je t'aime.

A toi,

MARIA.

HENRIETTE A MARIA.

17 Novembre.

Tu apprendras sans doute, avec la plus vive satisfaction, ma chère Maria, que les sermons de ma sœur et les tiens ont enfin produit l'heureux changement que vous désirez si ardemment, et que je suis dans la véritable voie du salut, grace à vos salutaires homélies.

Après avoir mûrement réfléchi sur les écarts de mon esprit indiscipliné, je suis arrivée à la conclusion qu'il n'était pas bien qu'une jeune personne de mon âge remarquât les choses qu'elle voyait; qu'elle devait jeter le manteau de la charité sur les travers de la société, dont la vue pourrait l'amuser; que le plaisir de s'égayer des folies humaines était très criminel chez elle; et qu'enfin toutes ces choses là qui pouvaient être un luxe très innocent pour des personnes raisonnables et discrètes comme toi et ma sœur, étaient du fruit défendu pour une jeune étourdie comme moi. Aussi je puis t'assurer que je n'ai lu qu'une seule fois ta dernière lettre à Gabrielle, que le hasard a fait tomber en mes mains. Si je l'ai lue tout entière c'était seulement pour

m'instruire, et savoir ce que c'était que ce fruit défendu pour moi, dont vous vous régalez toutes les deux en cachette, comme les bons Musulmans de distinction boivent, dit-on, du vin, lorsque leur fredaine est à couvert des regards profanes du vulgaire.

Adieu, tout à toi,

HENRIETTE.

P.S.—Crois-tu que je puisse à mon jeune âge manger des petits pots de crême quand ils ont l'air délicieux ; ou bien penses-tu qu'ils ne conviennent qu'à des estomacs aguerris et discrets comme le tien et celui de Gabrielle ?

Adieu encore, ton amie dévouée, quoique un peu friande du fruit défendu.

GABRIELLE A MARIA.

19 Novembre.

Ta lettre, ma chère Maria, ne m'a nullement scandalisée ; elle m'a, au contraire, beaucoup intéressée ; maman même ne la pas désapprouvée ; et Mademoiselle

Vernon, qui est avec nous depuis hier, dit comme nous, qu'après tout, la véritable sagesse ne consiste point à n'avoir ni esprit, ni goût, ni sensibilité, pas plus qu'à manquer du talent de saisir les travers de la société et de les exposer avec cette finesse qui les rend ridicules et nous fait rire à leurs dépens.

Nous pensons donc que tu as bien fait de faire voir la supériorité de tes talents sans sortir de la modeste dignité de ton sexe et de ta position ; et que ce serait pousser la charité chrétienne un peu trop loin que de te montrer satisfaite du dédain dont les esprits étroits et les âmes vulgaires t'accablent parce que des événements inattendus et impossibles à prévoir t'ont reduite à utiliser ton mérite.

J'admire infiniment Lord D., quoique tu ne m'aies rien dit de son physique ; mais il doit être bien, puisqu'il joint à des sentiments distingués des manières si polies et si prévenantes. Lady Charles et l'honorable Baronet appartiennent à cette fleur de l'aristocratie qui est l'ornement de la société par la haute culture de l'esprit et les manières exquises de bienveillance, encore plus que par l'éclat de la richesse et le prestige de la naissance.

Tu vois combien je suis reconnaissante à cette

famille distinguée des égards qu'elle a fait paraître envers toi, puisque moi, qui suis passablement sèche, comme le dit quelquefois Henriette, j'en parle avec entraînement.

Henriette a dit à ce sujet d'un ton grave: "L'honorable Baronet, Lady Charles et Lord D. ne sont si supérieurs que parce qu'ils se sont non seulement nourris du meilleur *fruit défendu*, mais aussi parce qu'ils ont mis la main à l'arbre de la vie. N'est-ce pas acquérir une belle immortalité sur la terre, que d'y laisser un souvenir cher à tous ceux dont l'approbation fait honneur?"

Maman a été étonnée de cette étrange observation et elle lui a répondu: "Hé bien, Henriette, est-ce que tu vas nous faire un sermon philosophique?"

Mais à propos d'Henriette, j'ai un peu devancé la marche des faits: ainsi je vais revenir sur mes pas. Elle a lu ta lettre, comme tu le sais, puisqu'elle t'a écrit à ce sujet. Mais voici comment nous avons appris qu'elle avait mis la main au fruit défendu.

Entre autres choses nous avions pour dîner un excellent faisan. "En prendras-tu un morceau?" dis-je à Henriette. "Mais n'est-ce pas trop bon

pour une jeune fille de mon âge?" répondit-elle d'un ton modeste et contrit. "Comment, trop bon pour toi!" dit maman; "que veux-tu dire? est-ce que tu ne l'aimes pas?" "Oh, maman!" dit Henriette, "il a l'air délicieux; mais ce doit être du fruit défendu pour moi." En entendant prononcer le mot, "fruit défendu," maman me regarda avec étonnement; et elle me vit aussi surprise qu'elle-même. "Henriette," demanda-t-elle, "as-tu lu la dernière lettre de Maria?" "Oui, maman," repliqua-t-elle, "je l'ai lue, je l'ai trouvée sur votre secrétaire. Comme j'ai reconnu l'écriture de Maria, j'ai jeté les yeux dessus, d'autant plus que ses lettres n'avaient jamais été un secret pour moi; qu'il n'y avait pas écrit sur l'adresse "fruit défendu pour Henriette," pas plus que le Signor Z. ne portait écrit sur son front, maître de langue, mauvais fruit pour les demoiselles à marier."

"Tu aurais dû t'arrêter," interrompis-je, "lorsque tu lus: 'ne montre pas cette lettre à Henriette.'" "La plaisanterie est belle," reprit-elle. "C'était à toi à faire en sorte que je ne la visse pas; lorsque nous ne voulons pas que le chat boive la crême, nous ne la laissons pas à sa portée; mais s'il la trouve sur son

passage, il s'en régale, et s'en lèche les lèvres sans aucun remords de conscience." Maman, quoique un peu contrariée d'un langage aussi léger, ne put s'empêcher d'en rire, et se contenta de répondre, "Henriette, comment peux-tu parler ainsi?" "C'est un petit plat de fruit défendu que je donne à Gabrielle," reprit-elle, avec un sourire malin, "pour lui montrer que je suis bonne Chrétienne, et que je ne porte rancune ni à Maria ni à ma sœur." Le soir, Monsieur et Madame Pétry vinrent nous faire leurs adieux. "Je suis charmé de rencontrer de nouveau ma belle et spirituelle ennemie," dit Monsieur Pétry, d'un ton de bonne humeur à Mademoiselle Vernon. Celle-ci répondit qu'elle serait bien aise de lui rendre le même compliment, si elle ne craignait de blesser sa modestie et de déplaire à Madame Pétry. "Ne craignez rien," dit celle-ci, "vous pouvez louer l'esprit et la beaauté de mon mari; j'aime à jouir de son triomphe."

"Qui serait aussi le vôtre, Madame," ajouta Henriette, "puisque ce serait rendre hommage à votre bon goût, l'ayant préféré à tous les autres."

"Voilà qui est charmant!" s'écria Monsieur Pétry, et prenant la main d'Henriette, il la lui serra et la secoua fortement en répétant "charmant, vraiment charmant!"

Enfin la conversation fut ramenée sur la littérature. Après une légère discussion sur les ouvrages du jour, discussion qui fut conduite avec beaucoup d'aménité, vu qu'il y avait peu de différence dans les opinions, l'on fit une excursion en Allemagne. Mais je te raconterai seulement ce qui fut dit touchant Goëthe. Monsieur Pétry se rendant l'écho de l'opinion publique, porta l'auteur allemand jusqu'aux nues, et le proclama le plus grand écrivain du siècle. Lorsqu'il eut péroré tout à son aise, il demanda à Mademoiselle Vernon si elle n'était pas de son avis; celle-ci répondit:

"Je n'affecte aucune modestie en disant que je suis incapable de décider si Goëthe est ou non le plus grand écrivain du siècle. Les Allemands, juges suprêmes en cette question, trouvent son style plus attrayant que celui de leurs autres grands écrivains; mais le trouvent-ils plus attachant, c'est ce dont je doute. Quant à moi, jugeant d'après mes impressions, je trouve Schiller plus entraînant; et je vais vous dire pourquoi. L'intelligence de Schiller me paraît égale à celle de Goëthe. Mais Schiller a de plus une âme grande, un cœur noble et magnanime. En le lisant, je me sentais pour lui de l'admiration, de l'amour, et de la vénération; il confirmait ma

croyance à la vertu la plus sublime ; il me semblait qu'il était beau d'aimer l'humanité et de se dévouer au bonheur de ses semblables. Goëthe, au contraire, me flétrissait l'âme ; mais pour que ma pensée soit bien comprise, je vais parler de celui de ses romans qui est le plus connu, de Werther. Goëthe, pour attacher le lecteur, commence par donner quelque chose de supérieur à son héros, et par douer son héroïne de toutes les vertus. Je ne trouve rien à blamer à cela ; mais cette femme si angélique, le modèle le plus parfait de son sexe, que fait-elle pour justifier la haute idée qu'on nous a donnée de la beauté de ses sentiments ? Quoiqu'elle se soit volontairement promise en mariage à un honnête homme, qu'elle estime et qu'elle aime, elle encourage l'amour d'un autre. La femme la plus commune, tourmentée de la coquetterie la plus vulgaire, ferait-elle autrement ? Est-il vrai qu'il n'y ait aucune différence entre la conduite d'une femme pleine de jugement, d'honneur et de vertu, et celle d'une femme sotte, vicieuse, et dépravée ?

"Le héros lui-même, s'il avait été animé du noble sentiment de la bonté, de ce sentiment qui exalte l'âme jusqu'au plus grand dévouement, n'aurait-il pas reculé devant l'idée de se tuer, et d'empoisonner par

un cruel souvenir l'existence de celle qu'il prétendait aimer avec tant de ferveur ? La vanité et l'égoïsme semblent former l'essence du caractère de ces deux personnages-là. Quoi! ces deux passions qui rendent les êtres vulgaires si petits et souvent si vils, seraient-elles aussi le puissant mobile de ceux que l'on veut nous faire aimer et admirer ? Je puis me tromper, mais je ne le crois pas!

"J'irais plus loin. Si l'héroïne, au lieu de se marier avec le premier objet de son choix, était morte de maladie ou de tout autre accident, Werther se serait-il tué ? Oh non, sans doute. Son amour-propre et son égoïsme étant à couvert, il se serait bientôt consolé."

Monsieur Pétry allait repliquer, mais Henriette, prenant un ton d'autorité assez comique, dit: "Mademoiselle Vernon a raison; passons à autre chose." Et c'est ce que nous fîmes. Nous partons demain. Ainsi dans deux jours nous t'embrasserons à Londres.

Ton amie,

GABRIELLE.

GEORGIANA A CLEMENTINE.

Bien chère Clémentine,

Ton manuscrit a fait plaisir à plus d'une personne. Ma solitude a cessé d'être aussi profonde, depuis le retour de Joséphine, qui paraît fort satisfaite de son voyage en Ecosse. Elle passe peu de soirées sans me raconter quelques historiettes qui m'amusent beaucoup, et une entre autres dont elle fut l'héroïne. Il faut que je te la raconte à mon tour.

"Elle était à une partie de chasse, où l'on n'avait pour but que de s'amuser; par conséquent chacun allait à son gré où bon lui semblait; et, sans y penser, tout le monde s'éparpilla dans la forêt. Joséphine était sur un cheval assez fougueux qu'elle montait pour la première fois, et qu'elle ne savait pas manier. L'animal, reconnaissant sa force, se mit à galoper, et prit la direction qui lui plaisait. Cependant après avoir parcouru une vaste étendue de terrein, il commença à se ralentir, et devint enfin fort traitable. Joséphine put alors regarder autour d'elle tout à son aise, et se vit dans une espèce de désert. Comme elle n'avait pas l'intention de s'y établir, elle poussa plus loin, et finit par découvrir un petit sentier

rocailleux qui la conduisit à une magnifique cascade dont les eaux allaient s'abimant dans un de ces affreux précipices dont la vue seule donne le vertige. Elle s'arrêta un instant pour contempler ce spectacle grandiose. Bientôt elle entendit un bruit semblable à celui d'un animal qui s'échappe de quelques broussailles; elle tourna la tête, et vit une chèvre qui paraissait être pourchassée: ce qui lui fit espérer qu'elle rencontrerait quelque être à face humaine, peut-être un jeune seigneur. Mais au lieu d'un fringant chasseur, elle vit paraître une femme dont les traits étaient voilés par une monotone tristesse. Joséphine lui adressa la parole et lui dit qu'elle s'était égarée.

"L'inconnue lui faisant remarquer que le ciel prenait un aspect menaçant, l'engagea à la suivre à sa chaumière. Joséphine descendit de cheval pour causer avec elle plus à l'aise. Cette pauvre femme lui dit que depuis plusieurs années elle vivait solitaire avec un enfant de sept ans, aveugle-né, qui était l'objet de ses alarmes et de sa solicitude; ce qui la conduisit à raconter toutes les particularités de sa vie. Enfin la cabane se dessina; elle était entourée d'arbres qui lui servaient d'abri. Sur le devant était une pelouse où il y avait des poules, une vache et

la chèvre qui même les avait devancées. Lorsqu'elles mirent le pied sur le seuil de la porte, le jeune aveugle accourut et se jeta dans les bras de sa mère, avec une émotion visible. Joséphine lui prit la main ; mais il la retira avec effroi sentant que cette main lui était inconnue. La mère serra l'enfant dans ses bras, le rassura et le couvrit de baisers et de quelques larmes. Notre jeune chasseresse fut attendrie jusqu'aux larmes de ce qu'elle voyait, et elle éprouva dit-elle, " qu'il y a quelque douceur à pleurer sur des maux qui n'ont encore été pleurés de personne. Déjà le vent soufflait avec violence, les sombres nuages se heurtaient dans les airs, les fleurs et les plantes se courbaient jusqu'à terre, et les arbres semblaient se parler avec terreur. Enfin la tempête éclata avec une telle furie, qu'on aurait dit qu'elle voulait tout anéantir. Mais l'hôtesse, accoutumée à cette fureur des orages, avait préparé un frugal repas aussi tranquillement que si la nature eut été bercée par une brise légère. Cependant la sérénité ne tarda pas à briller de nouveau dans les cieux, et notre héroïne fut mise par la bonne femme dans le chemin qui la conduisit à sa destination.

" Quand Joséphine arriva, tout le monde était en alarmes. On avait dépêché plusieurs domestiques qui

appelaient çà et là, et n'avaient reçu d'autres réponses que celles des échos. Mais je dois ajouter pour la gloire de notre chasseresse, qu'elle parla avec tant d'intérêt de la triste solitude à laquelle était condamnée la femme qui lui avait offert un abri, que le propriétaire des lieux promit de prendre soin d'elle, et de lui donner un asile moins éloigné du village."

Adieu, bien aimable Clémentine, pense toujours à ton amie ; elle sera bien délicieusement charmée quand tu voudras venir passer quelques jours avec elle.

Deux mots bien affectueux, je te prie à tes sœurs ; et pour toi en particulier, tout ce que ton cœur peut sentir pour ce qu'il aime le mieux.

GEORGIANA.

FIN.

LONDRES:
Imprimé par Schulze et Cie. 13, Poland Street.



